

Savoir et s'émouvoir

Dictionnaire amoureux

et néanmoins critique de l'université



EAN 9782953851120

ISBN 978-2-9538511-2-0

Dépôt légal : Février 2024

Imprimé en France par Reprocolor – TheBookEdition , 630, rue des
BOURRELIERS, ZAC de Moulin-Lamblin, 59320 HALLENNES-LEZ-
HAUBOURDIN

Siret : 329 106 819 00132, N° de TVA : FR52329106819

Fabrication française



Certifiée

Dictionnaire amoureux
et néanmoins critique de l'université

Avec des mots choisis.

*Interroger son langage professionnel à
l'université, pour se le réapproprier.*

*Une forme primordiale de liberté, et d'action sur le
monde, est d'employer les mots qui expriment notre
réalité et nos émotions, y compris au travail.*

*La communication professionnelle et administrative
échangée dans le cadre universitaire, qu'elle soit orale,
écrite, électronique, peut provoquer des frustrations,
voire une dissonance cognitive entre le langage utilisé
et le vécu professionnel.*

*Cet atelier propose de décaper le langage professionnel
quotidien pour se le réapproprier dans une perspective de
lutte. A partir des agacements quotidiens du langage,
nous pratiquerons notamment le détournement, avec
pour objectif de créer un répertoire critique, mobilisable
dans un maximum de contextes.*

L'atelier militant où sont nées
les premières lettres d'amour,
à l'Université Grenoble Alpes, en juin 2022.

L'**H**istoire de ce dictionnaire

J'étais en train de conclure la délicate opération des cartons de déménagement. Certains objets comme toujours en pareil cas posaient question. Il y avait notamment cette pile d'exemplaires surnuméraires d'un mémoire de DEA (actuel Master de recherche), dont le sous-titre « européanisation, mondialisation – marchandisation ? » traduisait bien les préoccupations qui étaient les miennes vingt ans plus tôt. Le point d'interrogation, pensai-je, avait été nécessaire d'un point de vue scientifique, mais s'était avéré superflu.

Interrompant mes réflexions, on frappa à la porte. Ma voisine Caroline, chercheuse sur le campus de Grenoble, prenait de mes nouvelles et me donnait des siennes. Sur le pas de la porte, il fut question des évolutions de l'université. D'un bruissement militant, du collectif nommé **Et maintenant on fait quoi ?** (EMOFQ) dont elle faisait partie ; d'une envie de reprendre l'initiative collective face à la déferlante managériale. Je lui parlai de la thèse que j'avais faite avant de me tourner vers l'écriture, de ma recherche auprès des mouvements étudiants qui s'opposaient aux évolutions marchandes de l'université. Dix ans à se croiser dans l'escalier et nous n'avions jamais parlé de tout cela. Quand j'ai refermé la porte, Caroline emportait – bien

sûr – un exemplaire de mon mémoire de DEA, mais aussi la promesse que nous ferions quelque chose ensemble. C'était l'hiver 2021.

Au printemps suivant, j'assiste par visio-conférence aux **vingt-quatre heures de colloque-action** organisées par EMOFQ. Il est question des conditions de travail à l'Université Grenoble Alpes après 6 ans de fusion, de ParcoursSup, du classement de Shanghai, mais aussi de massification, de responsabilité écologique du chercheur, du recrutement de précaires.

Au-delà des interventions, j'écoute effarée les prises de parole de la salle. Des hommes et des femmes détenteurs des plus hauts niveaux de diplôme expriment **un insupportable mal-être professionnel**, apparemment réduits à l'impuissance, se pliant à des tâches dépourvues de sens et souvent contraires aux valeurs de leur métier. Ce qui suinte, c'est un agacement voisin de l'épuisement, face à des évolutions où manque de respect, de confiance, de dialogue, de temps, de rationalité, sont devenus les fondations incertaines d'un édifice tenu à bout de bras.

Surtout, le *langage* semble avoir disparu de la vie professionnelle. Il **n'y a plus d'interlocuteur** (« Quand je reçois un mail, je ne sais pas qui m'écrit », « Je ne sais pas à qui répondre », « Je savais toujours à quelle porte frapper, maintenant je ne connais plus personne », « L'organigramme de l'UGA comporte 71 pages ») et il **n'y a plus de *langage commun*** (« J'ai

participé à de nombreux conseils auxquels je ne comprenais rien », « Je ne parle pas cette langue d'expert, du coup je surnage, je passe à côté de beaucoup de trucs », « Je mets directement à la poubelle les mails dans lesquels il y a un sigle dans le titre »). **Des évolutions profondes qui vont bien au-delà d'une simple problématique de « résistance au changement »** avec laquelle il est si facile de culpabiliser ceux qui interrogent la façon dont les choses changent – et les motivations du changement.

Chère université, j'ai besoin de t'écrire.

Tu sais que je t'aime, et c'est pour cela que je voudrais mettre certaines choses à plat. Parfois, quand tu me parles, quand tu m'écris, quand tu emploies certains mots, je suis très agacé.e. L'autre jour encore...

C'est donc assez naturellement autour du langage et des émotions que je propose en juin 2022 un **atelier d'écriture militant**, « Avec des mots choisis. Interroger son langage professionnel à l'université pour se le réapproprier ». Singulièrement, c'est l'exercice de « chauffe » qui va rencontrer le plus de succès auprès des participants. Il s'agit d'écrire **une lettre d'amour à l'université** : pour permettre à chacun de partager son vécu, les émotions liées à sa vocation d'enseigner et de chercher, spécifiquement dans un contexte difficile, frustrant, limitant. Le texte pouvait commencer par la

consigne encadrée ci-dessus : *Chère université, j'ai besoin de t'écrire...*

Après le temps d'écriture, les lettres sont partagées à haute voix. Les expériences se connectent, dans leur diversité et dans leur ressemblance. *Je ne suis pas seul ; Je ne suis pas folle ; Ce que je vis, c'est vrai.*

Forts de ce ciment, les participant.e.s vont pendant deux heures encore relever les agacements langagiers vécus au quotidien dans leur métier, décortiquer les figures de style qui les provoquent, soulever les logiques politiques et stratégiques qui les sous-tendent, ainsi que les croyances – en la nouveauté, en la compétition, notamment – inscrites au cœur de ce langage. Ils écrivent, détournant les mots qui font mal. Ils se proposent de se « laver la bouche » au quotidien, en utilisant autant que possible un langage fidèle à leur vécu.

Et puis, comme cela arrive parfois, un élan collectif s'embrase pour les « lettres d'amour » écrites plus tôt. On pense à les reprendre. Les prolonger. En récolter d'autres. Sur le campus. Ou au-delà. Libérer la parole par une entrée militante. Mais où chacun.e se sentirait bienvenu.e. Aussi sous pseudonyme. Editer ces lettres. Oui, un opuscule. A disséminer. *Il se trouve que j'ai été amené à créer une petite structure d'édition*, dit soudain Olivier Gallot-Lavallée, terminant d'aligner les planètes.

La suite, c'est un projet collectif à géométrie variable, avec les merveilleux talents d'animation, de coordination, de relecture, de Jean-Pierre Chevrot, Jean-Luc Schwartz, Philippe Cinquin, Florence Maraninchi, Olivier Gallot-Lavallée ; des échanges pleins d'humour, de fougue et d'enthousiasme avec les auteurs – notamment les précieux retours de lecture de Pauline Picot et François Durant – et au final, *du temps partagé*, dans la chaleur humaine.

En diffusant cette initiative, nous avons rencontré deux difficultés, d'ailleurs symptomatiques. La première, évidente, celle du **manque de temps des personnels**. Ecrire une lettre d'amour proposait un « pas de côté » émotionnel hors du tunnel professionnel ; prendre ce temps d'écriture constituait, en soi, pour l'écrivant.e, une rébellion. La deuxième, pas si éloignée : parler de son métier à cœur ouvert, c'était **s'exposer au risque de remuer des blessures qu'on fait taire tous les jours**, les regarder en face, peut-être expérimenter un grand vertige. Tous ceux qui ont écrit ici en ont témoigné.

C'est donc une parole précieuse et rare qui s'exprime en ces pages. Je suis heureuse d'avoir pu œuvrer en équipe à recueillir cette parole. Puisse-t-elle essaimer encore. Remuer les cœurs. Et surtout, faire du bruit.

Geneviève Eva Genicot

ommaire

Louise M.	12	Adieu
Pauline Picot	17	Appelez-moi / Ne m'Appelez pas
Florence Maraninchi	23	Billet doux
Rosa L.	29	Chérie tu m'écoutes ?
Guillaume Mandil	33	Dispute
Olivier Gallot-Lavallée	35	Ensemble
Jacques Demongeot	38	Fidélité
Ycare	40	Glacial
Jean-Louis Vallez	43	Habitude
Vincent Engel	48	Implication
Max Langer	53	Imposteur
Anna G.	57	Jonglerie sentimentale
Boxeur de l'excellence	61	K.O. par coup au cœur
Valeriia Nikolaienko	66	Liberté
Fanny R.	70	Mensonge

Isabelle Paquet	74	<u>Miroir, mon beau Miroir</u>
Candice	77	<u>Non</u>
Jo Loussa	79	<u>Ouais, ouais, ouais!</u>
Fongor Thémistèle, Homo academicus	81	<u>Chronique d'un désamour Physique</u>
Claude	89	<u>Ne me Quitte pas</u>
Hugues Constantin de Chanay	92	<u>Refus de la Rancœur</u>
Ievgeniia Bondarenko	93	<u>Le Rouge et le noir du Rouchnyk</u>
Suzon	98	<u>Seras-tu là ?</u>
François Durant	100	<u>Solitude</u>
Philippe Cinquin	103	<u>Trahison</u>
Jean-Luc Schwartz	109	<u>Universe, elle...</u>
Geneviève Eva Genicot	113	<u>Vénale ?</u>
Pénélope C.	121	<u>Tu t'es cru chez Walt Disney ?</u>
Votre mère l'Université	125	<u>Classé eXcellence</u>
Lauranne	133	<u>Yourself, do it : amour en kit</u>
Jean-Pierre Chevrot	137	<u>Zaffinités Zélectives</u>



Chère université,

C'est par ce mot, « chère », suivi de mon prénom, que commencent bon nombre des messages que je reçois de mes congénères depuis que je suis entrée dans un de tes établissements, cette fois comme titulaire, il y a quelques années de cela maintenant. Le mot sonne un peu faux, surtout depuis que des discussions autour de Parcoursup ont envenimé les échanges, depuis que des contre-listes électorales se montent pour empêcher certains d'entre nous de prendre la parole au sein des instances – jeu démocratique qui serait assez sain s'il s'accompagnait d'un simple « je ne suis pas d'accord avec toi » au lieu de prendre les atours d'une qualification globale des personnes en cause.

Chère université, tout de même, car malgré l'ambiance tantôt délétère, tantôt franchement supportable de mon cadre de travail, je t'apprécie. Je vois bien que quand tu n'es pas là, tu en viens à me

manquer. Ma visite dans des pays où l'accès à toi est compliqué ou prohibitif, où ton manque devient manquement à la dignité, me fait bien saisir ce qui en toi relève d'un vecteur profond de transformation des êtres : à commencer par une capacité à mettre des mots sur ce qu'on pense et – oui, oui, aussi – sur ce qu'on ressent. Merci pour ça. En ça, tu vaux la peine d'être incarnée.

Chère université, donc, tu offres des espaces dont je me souviendrai longtemps et au sein desquels j'ai l'impression d'avoir fourni de loyaux services au régime qui m'emploie, une république assise sur un passé parfois peu défendable mais qui permet encore à des choses, une parole, une question, d'advenir. J'ai passé du temps, au tableau noir, à composer avec l'entière d'une classe un plan de dissertation, des pistes pour un commentaire. C'est peu et c'est beaucoup. Du temps s'est passé face à des chaises, tantôt disposées de face, tantôt en cercle, tantôt en U, pour échanger, qui le savoir d'un jour, qui autour d'une question, qui de retour d'une enquête de terrain.

Du bon temps au final, celui où l'on voit advenir la mise en forme d'un ressenti, celui où on s'efforce de comprendre un point de vue, celui qui sert

de tremplin à la formulation d'une idée, et qui donne le sourire, et l'impression – comme dans ces images vidéo accélérées où l'on voit grandir une plante en quelques secondes – de voir s'épanouir quelqu'un, quelqu'une.

Chère université, tu es les étudiant.es qui marchent le long des bâtiments, se pressent pour éviter un commentaire sec en cas de retard, se posent un instant sur les pelouses à l'occasion des déjeuners printaniers, avant les partiels.

Chère université, je me demande néanmoins si l'heure n'est pas venue de te dire au revoir. Ces loyaux services rendus, je me surprends à commencer à m'en fatiguer – des courriels à éponger après une journée de cours passée hors d'un écran, des tâches administratives impliquant l'usage des mots « tuilage », « compétence », « innovant » articulés à des sigles que je n'apprends que trop bien, des sourires sarcastiques des collègues de la scolarité, dont j'entrevois les difficultés et qui s'empressent un peu vite à mon goût de penser que je traîne en longueur, que je fais chier parce que je suis une prof, que je peux faire les efforts que je veux pour être correcte, nul sauf exception ne saurait rattraper les incorrections dont elles font l'objet au quotidien.

Je fatigue d'un sentiment d'incompétence qui me gagne à la faveur des injonctions multiples dont est tissé mon métier, d'imposture qui me taraude quand trop nombreux.ses sont celles et ceux qui restent précaires tout en exerçant peu ou prou le même métier, d'ennui aussi face à ce qui, grands projets européens ou plans d'investissements, est censé susciter mon enthousiasme.

Jusqu'ici j'ai, sans trop même m'en rendre compte, accepté la compétition qui orchestre l'accès au métier : désormais ça m'est trop et je vois la naïveté qui était la mienne, celle qui pensait qu'une fois titulaire les choses se calmeraient.

Chère université, tu es grande et mon CV est tout petit. Tu vas vite et je ne suis plus ton rythme.


Chère université, nous avons donc fait un bout de chemin ensemble ; je te suis reconnaissante de m'avoir fait rencontrer des gens dont le chemin de vie différait du mien. Je te sais gré de m'avoir fait confiance et découvrir que l'on n'apprend véritablement que lorsqu'on apprend aux autres. Merci pour ça ; bon vent, aussi, et puisses-tu rester ouverte le plus longtemps possible à celles et ceux qui

n'ont pas toujours l'air de savoir ce qu'ils viennent trouver chez toi, mais qui en repartent souvent nourris et suffisamment autonomes pour te quitter. Moi, j'ai un peu tardé....

Bien à toi,

Louise M.

*Enseignante en sciences humaines et sociales,
attirée par le lointain, où elle guette des bouts d'explication de notre
présent commun. Recherche en cours d'une place
qui puisse lui convenir, et d'un mode d'exercice de ce travail
qui ne l'écoeure pas trop.*

 *Appelez-moi / Ne m'appellez pas*

Ne m'appellez pas Madame
Ne m'appellez pas Pauline
Ne m'appellez pas du tout car
Je n'ai aucune réponse
Ni sur l'harmonisation
Des normes des épreuves
Ni sur la coordination
Des membres des équipes
Ni sur la salle C15 ou la salle K113
Ni sur votre pourcentage de chances
D'être un jour recruté quelque part
Ni sur votre pourcentage de chances
D'être un jour regardé en face
Ni sur votre pourcentage de chances
D'un jour mépriser vos parents
Ni sur votre pourcentage de chances
De conserver un feu intérieur
Ni sur votre pourcentage de chances
D'avoir, à vrai dire, ce feu
Ni sur votre pourcentage de chances
De vous tuer dans un couloir
À la pause de midi et quart

Pardon mais qu'est-ce que
Qu'est-ce que j'entends
Quelque part un roulis de sable
Une rumeur de papier de verre
Votre camarade parle donc
Ayez au moins la politesse de
Je devrais dire je veux dire
Fermez-la et écoutez cette
Personne qui se fabrique
Et qui craint votre cruauté
Comme j'ai pu la craindre lorsque
J'ouvre trop grand les bras
J'ouvre trop grand les phrases
J'ouvre trop grand la joie
De me trouver devant vous avec
Mon petit boisseau de faits et dates
Qui n'est d'ailleurs pas le mien
C'est un emprunt que je fais
Et que je dépose ailleurs disons
Dans un coin de votre tête entre
Le café la pilule les larmes les WC

Pardon mais qu'est-ce que
Qu'est-ce que je vois d'année en
Année le même roulis d'AG de
Tags de maquillages qui coulent de

Couleurs de cheveux qui piquent de
Vêtements sur des vêtements de
Paupières lourdes de
Mauvaises excuses de
Galères inimaginables de
Soirées que je n'ai pas vécues de
Colères que je n'ai pas portées de
Flemmes infinies de
Mononucléoses de l'âme de
Violentes inerties du corps de
Maintien étrange et obstiné de
Ce roulis d'année en année tandis que
Face à toutes ces constantes
Je vieillis

Pardon mais qu'est-ce que
Qu'est-ce que je sens comme une
Course que vous prenez avec
1km de retard ou plutôt 10 ou 100
Et dont personne ne vous a
Prévenu et dont le règlement
Et ses amendements incessants
Vous sont restés inconnus jusqu'à la ligne de départ
Jusqu'au ready set go que de toute façon vous avez
Raté et vous vous élancez tandis que
Personne ne vous regarde
Et que siffle entre mes dents entre deux

Copies à corriger la bouillie le
Hachis parmentier qui sort parfois
De votre cerveau haggis de mots
« E r » par-ci « e r » par-là je fais la
Police du Bescherelle faute de mieux
Ça sera déjà ça de
Colmater avec un doigt
Une brèche grandiose
Un trou monumental un
Vortex incommensurable creusé par
TikTok Insta Twitter
Tous les téléphones tous les écrans
Et autres
Causes réac dont il est
Inutile de se rengorger
Mais aussi
Milieu pourri
Maison taudis
Parents dépassés
Budgets resserrés
Avec un doigt donc
Je comble et cautionne
Et enfin d'année je siffle pour les
Trois personnes sur trois-cents qui
Ont compris en cours de course
Quoi faire comment
Et comment faire pour

Tenir jusqu'à l'arrivée
Qui n'est qu'un autre départ
Dans un monde truqué

Cependant et d'une façon
Que je ne m'explique pas ou pour
Une raison qui tient peut-être à un
Rayon de soleil l'arrivée de ma paye ou
La rage l'espoir le vieil esprit de gauche la
Méritocratie la Révolution française Victor
Hugo les connards de la salle des profs la
Course qu'on peut truquer nous aussi
Peut-être un peu tout ça
Je vous en prie
Appelez-moi Madame
Appelez-moi Pauline
Appelez-moi SuperPauline
Appelez-moi toujours
À toute heure du jour
Et de la nuit car j'ai
Des solutions il y en a
Toujours car tout est
Immensément vaste et
Complètement ouvert et
Complètement pavé de
Fleurs ouvertes pour chacun
Chacune d'entre vous alors

Je vous attends pour fêter
Cette joie des possibilités
Dans le couloir ne vous tuez pas
Avant la pause de midi et quart

Pauline Picot

*Pauline Picot est autrice, performeuse
et docteure en Études théâtrales*

Billet doux

Le numérique permet de libérer du temps en évitant la paperasse... Il y a beaucoup à dire là-dessus. Je vais parler uniquement de ce que je connais très bien, de l'intérieur : l'administration universitaire. En 20 ans de responsabilités diverses qui impliquent des tâches d'administration, j'ai effectivement vu disparaître une grande quantité de « paperasse ». Mais uniquement au sens propre du terme : le papier. Il y a d'ailleurs encore de la marge avant d'avoir éliminé le papier complètement. Mais la disparition de cette paperasse s'est accompagnée de l'apparition d'une non moins grande quantité de ce qu'on pourrait appeler « numérase » (ou « digitalasse » pour ceux qui persistent à dire « digital » au lieu de « numérique »). La numérase peut prendre des formes diverses. La forme « Excel + mail » est la plus virulente, mais la forme « application dédiée, vous allez voir c'est pratique il y a juste à cliquer » fait également partie du paysage.

Prenons l'exemple d'une directrice de structure universitaire ... à qui il incombe de signer un certain nombre de documents, la plupart du temps par délégation de signature des tutelles de ladite structure.

La paperasse,

c'est prendre 10 minutes dans la journée pour aller physiquement au secrétariat signer des choses variées préparées soigneusement par des personnels dont c'est le métier, rassemblées dans un parapheur, avec de petites notes en post-it là où il y a quelque chose d'important à regarder avant de signer. On profite du voyage pour dire bonjour, parler du temps qu'il fait ou des projets du prochain weekend, et régler en deux mots des questions importantes pour la structure, qui autrement auraient nécessité un coup de téléphone ou un mail. Ensuite on peut se consacrer au reste de ses activités, enseignement ou recherche, l'esprit libre, sans se soucier d'avoir oublié de valider quelque chose d'important ou urgent, grâce à la confiance qu'on a dans les personnels compétents.

La numérase,

c'est jongler entre des clics réguliers dans les bonnes applications, des mails asynchrones de demande de validation dans d'autres applications, des cases à cocher dans des fichiers Excel reçus par mail et à

renvoyer, etc. Il faut une discipline de fer pour ne pas se disperser complètement en essayant de suivre le rythme, tout en ne risquant pas d'oublier un clic important. Les applications dédiées ont des interfaces toutes plus imaginatives les unes que les autres, on s'y connecte avec ses identifiant/mot de passe de l'université X, ou de l'université Y, ou du CNRS, ou avec un compte dédié de l'application. Il peut s'agir d'ordres de mission, de validation des plannings de congés, d'avis sur des demandes de formation, de validation de devis avant commandes, de feuilles de temps des projets européens (une application par tutelle), de contrats de travail, d'avis sur des dépôts de projet ou des cumuls d'activités, de conventions de stages, de certification des commandes, ... Parfois, même avec de l'habitude, on doit demander à une personne compétente ce que signifie la chose à valider (coucou

A partir du texte De la paperasse à la numérisation. Des outils de notre domination académique, chronique d'une ex-signeuse de documents en milieu universitaire, en commentaire de l'intervention de Gillet Babinet sur #PerriScope, la quotidienne @LCI sur l'actualité économique & sociale, publiée le 23 février 2021 par l'équipe des rédacteurs d'Academia.

l'interface Geslab pour la certification des commandes). Quand on a bien cliqué dans toutes ces applications au doux nom poétique de Hamac, Safia, Tempo, Agate, Sirhus, SAM, Sinchro, Geslab, etc., on peut parcourir ses mails pour ne pas oublier un fichier Excel à renvoyer d'urgence en ayant rempli une ligne. Le pompon revient au fichier Excel utilisé comme formulaire, avec des cases fusionnées à remplir par un paragraphe de texte un peu long.

Il est utopique de penser que tout cela puisse faire gagner du temps à la personne qui signe en bout de chaîne. Dans le contexte que je décris ici, cela a simplement servi à embaucher moins de personnels administratifs, en faisant faire une partie de leur travail, beaucoup moins bien, par les chercheurs et enseignants-chercheurs. Alors j'espère vraiment que quelqu'un, quelque part, a effectivement gagné du temps. *Parce que moi non.*

Ce qui ferait vraiment gagner du temps à tout le monde, c'est *l'interdiction d'Excel*. Et ce n'est pas une boutade. Cet outil est un accélérateur phénoménal de questionnaire bureaucratique inexploitable car préformaté, et donc rempli, n'importe comment. Toute personne ayant vu de près les fichiers Excel HCERES à 6 ou 7 onglets saura de

**PRISONNIER
CHERCHE
COMPLICES**

**EN VUE ÉVASION
CELLULE EXCEL**

quoi je parle. Le délire de la mise en chiffres couplé à la méconnaissance des fonctionnalités d'Excel produit ce qu'on pourrait presque considérer comme des performances artistiques.

Je veux bien croire que dans d'autres domaines de l'administration (que je ne connais pas de l'intérieur) le numérique soit tout rose et fasse gagner un temps précieux à au moins une personne. Mais il subsiste un doute. La bureaucratie ne disparaît pas miraculeusement par l'intervention divine du numérique. Tout au contraire, tout se passe comme si la fluidité tant vantée du numérique supprimait tout frein naturel à la croissance incontrôlée de la bureaucratie.

Et pour finir j'espère ne pas avoir donné à quelqu'un l'idée d'une startup pour développer un outil à base d'IA qui rassemblerait toutes les applications et les mails, pour finalement remplacer le parapheur. Le parapheur est une très belle invention d'interface humain/humain, tout à fait low-tech, qu'il serait désolant d'abandonner.

Florence Maraninchi

*Enseignante-chercheuse multi-casquettes depuis 33 ans,
ex- et bientôt re-signeuse de documents absurdes
en milieu universitaire*

Chérie tu m'écoutes ?

Chère université,

On se connaît bien, nous deux, ça fait plus de vingt ans. Je me revois étudiante découvrir ma première fac, la bien nommée « Lumière », avec ses amphis pas toujours bien éclairés et son campus de Bron, très amianté.

Tu joues sur les mots et j'en ai ri longtemps, mais je t'écris aujourd'hui parce que je ne m'y retrouve plus du tout. Il faut qu'on parle ! On pourrait commencer par tes acronymes, que tu t'entêtes à mettre au pluriel... Qu'est-ce que tu nous racontes avec ton « Initiative d'excellence » ? Tu te réjouis d'avoir rejoint la petite « dizaine de pôles d'excellence d'enseignement supérieur et de recherche scientifique, compétitifs à l'international » et tu voudrais qu'on s'en félicite aussi, sûrement. Tu oublies qu'il nous revient d'évaluer et de classer des tas de dossiers, pour te permettre de faire la sélection et d'orchestrer les séries d'exclusions qui d'après toi, renforceront ton excellence. On aurait dû le savoir que c'était louche,

cette histoire d'excellence, avec son préfixe élatif : on n'était pas si mal, tu sais. Pourtant tu as jugé qu'il fallait se hisser, sortir de là, changer.

On n'en sort pas indemnes, c'est sûr, et alors qu'on cherche partout un petit supplément d'âme, on nous propose un nouveau régime indemnitaire. Tu dis qu'on aura davantage de primes, et moi je déprime en voyant qu'il n'y en aura pas du tout assez pour tous les dossiers, en pensant aux collègues qui auront encore bossé pour des prunes.

Tu m'écoutes ? Tu t'en fiches ! Il faut vite préparer une nouvelle série d'appels à projets ! Tu dis « AAP » et j'entends journées *happées* par tes appels multipliés, par tes propositions segmentées et savamment réparties sur l'année. Tes bons élèves les lisent tous, et cherchent à identifier celui qui leur correspondra le mieux. Il leur faudra ensuite trouver les bons partenaires, échanger, rédiger, modifier, vérifier tes cahiers des charges et s'y conformer, faire le budget et déposer le dossier avant la date indiquée. Et puis attendre, et supporter, essayer les refus et recommencer, jusqu'à décrocher un financement qu'ils ne pourront probablement pas utiliser comme ils l'avaient imaginé. Enfin, recruter, sélectionner encore, organiser réunions et buffets, tenir le

calendrier et les délais toujours serrés, et faire le bilan, en espérant pouvoir un jour souffler.

Tes bons élèves sont épuisés, et voilà que tu leur parles de « QVT ». Ton acronyme est un aveu de faiblesse, un « Que Veux-Tu » que j'y fasse ! Tu cherches à remplir tes indicateurs de qualité en ajoutant à nos longues journées des sondages toujours plus compliqués. Et puisqu'il faut en rajouter : tu as mis en place une « politique QVT » pour prévenir les « RPS ». Tu sais ce que ça m'inspire ?

RSVP ! RSVP ! A ton tour de répondre, s'il te plaît ! Parce que dans tous ces dispositifs tu fais semblant d'écouter et tes propositions ne sont jamais suivies d'effets. J'aimerais moi aussi te préparer des séries de questions aux réponses alambiquées, tu verrais ce que ça fait. Si j'avais le temps, je le ferais, oui mais à qui l'envoyer ?

« Terre Lune ? Terre Lune ? » Il est l'heure de te dire aurevoir, ma chère université. Je t'écris mais en réalité, je ne sais plus comment te parler.

Rosa L.

Enseignante chercheuse en langues, elle a rejoint l'université après y avoir peu étudié (la faute aux classes préparatoires et à leur grande École). Elle s'est donné beaucoup de mal pour s'y sentir bien, et c'est dans les luttes qu'elle a appris à se battre

**PLUS LA COM
AVANCE**

**MOINS JE
COMPRENDS**

CE QUE TU DIS

D_{ispute}

Chère Université,

J'ai besoin de t'écrire. Tu sais que je t'aime, et si besoin était, je vais commencer par te rappeler pourquoi je tiens autant à toi. Tu es un endroit où il reste possible de formuler toutes les questions sur le monde, le fonctionnement des sociétés et des choses qui le composent. Tu es aussi un endroit où il est possible de remettre en cause des fonctionnements et des croyances qui sont ancrés assez profondément dans nos cultures. Tu demeures un endroit où celui qui est le plus puissant n'a pas nécessairement raison ou le dernier mot. Tu es aussi un endroit où des désaccords et des controverses peuvent exister. Où des opinions contradictoires peuvent et doivent cohabiter. Et même mieux que ça, tu es un endroit où ces désaccords peuvent devenir fertiles.

Mais je dois quand même te dire que par moments ta façon de me parler ou de te comporter me fait rager. En particulier quand tu me demandes d'être

excellent ou d'avoir de l'impact, et qu'en plus tu as une conception normative de cette excellence tout en te prétendant politiquement neutre.

Tu me fais virer au rouge quand tu emploies, voire pire, quand tu me fais employer, le mot de formation – qui, je te le rappelle, a la même racine étymologique que formatage – à la place de celui d'éducation ou d'émancipation. Je te déteste quand tu me dis que je dois préparer ceux qui viennent étudier ici à être employables sur le marché éponyme.

Je dois t'avouer que je ne comprends pas bien comment tu t'es laissé endormir de la sorte. Pourquoi est-il si difficile de te sortir de cette forme de léthargie ? Ne vois-tu pas qu'une part croissante de tes étudiant.e.s te demandent autre chose ? Pourquoi es-tu incapable aujourd'hui d'accepter cette forme de controverse ?

Guillaume Mandil

Enseignant chercheur à l'Université Grenoble Alpes, travaillant sur la conception d'outils d'appui aux politiques locales pour les rendre compatibles avec les limites planétaires

nsemble

Université mon amour,

Je t'ai rencontrée pour la première fois à la faculté du Mirail dès l'âge de 5 ans. Je me souviens alors que je jouais et dessinais au fond d'un amphithéâtre au bas duquel j'entrapercevais un professeur semblant cultiver ce que j'appris à nommer plus tard : « la pensée critique ». Je me souviens également d'une cantine universitaire délabrée mais néanmoins accueillante. Je me souviens enfin des ateliers de réflexions et de jeux qui animaient le groupe d'étudiant.e.s auquel appartenait ma mère. En alternance entre l'université et l'école primaire, nous étions les trois enfants à charge d'une maman qui conciliait études, travail et parentalité...

Vingt années plus tard, je t'ai retrouvée avec tous mes souvenirs enfouis, muni cette fois-ci d'un crayon, d'un papier et d'une conscience pour cheminer à tes côtés jusqu'au doctorat. Au gré des

rencontres et des foisonnements d'idées j'ai fini par faire une découverte scientifique ! Mais quelle ne fut pas ma déception lorsque l'on voulut me dissuader de publier cette petite trouvaille. Pour la première fois je sentis alors que l'université des « ID » était en proie à l'université des « CV »¹...

Face à ce péril, il était nécessaire d'œuvrer « ensemble pour la maïeutique de la pensée critique ». Nous avons ainsi écrit des livres, des articles, des mémoires d'habilitation à diriger des recherches, et transmis toutes les connaissances et consciences qui nous animaient.

Mais si je t'écris à présent tout ceci, c'est pour te dire mon inquiétude face à l'avenir et à notre propension au déni...

J'ai le sentiment que tu as laissé ta pensée critique s'éteindre à petit feu, croulant sous les injonctions contradictoires : collaboration versus compétition, transdisciplinarité versus spécialisation, collégialité versus coercition, science versus

¹ Pierre Rosanvallon, *Notre histoire intellectuelle et politique 1968-2018*, Paris, Seuil, 2018.

développement, mutualisation versus individualisation, créativité versus tableaux Excel !

J'ai le sentiment que nous devons réapprendre à travailler ensemble, faire fructifier l'intelligence collective avec sensibilité et au-delà de nos carcans disciplinaires, nous émanciper du technoisolationnisme et nous réconcilier avec nos consciences, le vivant et le temps...

Réveillons-nous, car l'anthropocène avance à marche forcée ! Or chaque seconde et chaque degré comptent !

Olivier Gallot-Lavallée

Enseignant-chercheur, maître de confitures technologiques à effets rebonds multiples... repenti et aspirant désormais à une approche transdisciplinaire de la recherche et de l'enseignement !

Fidélité

Ô Alma Mater,
toi qui nourris encore mes nuits d'amour !

Tu as offert à ma recherche mes plus beaux jours et la découverte de tes premiers atours a aiguisé mon désir pour toujours. En dépit de tout, de ton éloignement et de la vieillesse qui m'accompagne, tu m'envoies encore les jeunes universitaires que tu séduis et qui me font l'honneur d'apprendre sous ma tutelle les rudiments de la recherche qu'ils pratiqueront un jour de façon autonome.

Tu restes une maîtresse exigeante, qui nous enchaînes consentants au labeur quotidien.

Tu es trop silencieuse quand nous t'honorons à travers nos publications, mais nul ne doute de ta tendresse, ni de ta bienveillance, lorsque celles-ci rencontrent l'adhésion de nos lointains pairs.

Bâillonnée parfois par l'occupant ou par des serviteurs trop zélés qui s'approprient ta gouvernance, on te retrouve intacte à l'instant de la découverte, dont le plaisir a su conserver l'intensité au cours des longues années passées ensemble.

Tu comptes déjà tes sept premiers siècles d'existence et je te souhaite une longue vie, féconde et paisible, au cours des sept suivants : même disparus, nous aurons besoin plus que jamais pour nos enfants de ton image intacte de passeuse de savoir, rassurante et éternelle...

Jacques Demongest

*10 ans de recherche,
30 ans de management de la recherche,
plus à nouveau 10 ans de recherche.
Devinez les périodes où je me suis le plus accompli.
Je plains les professionnels actuels du management
et je me demande pourquoi cela marchait si bien autrefois,
quand les managers étaient souvent d'excellents enseignants-
chercheurs qui mouraient d'envie de retourner au front.
Serrons les rangs !*

Glacial

Vers les lueurs ? (quand la chaleur académique nous transporte)

Vais-je me faire repyramider²,
être questionné.e. par Marie-Ange³ sans trembler,
hardi.e. et sans haine ?

Vais-je quitter les bas-fonds
et me laisser aspirer vers les hauteurs,
tutoyer pour l'occasion les lueurs académiques,
sans bruit ni fureur ?

Ou, victime de la pyrale du buis qui, telle une
tumeur, assèche le couvert forestier

Vais-je rester assigné.e. à une lisière,
tenu.e. en laisse en deçà d'un « plafond de vert » ?

² Repyramidage : ici, possibilité de promotion de maîtres de conférences dans le corps des professeurs des universités, découlant de la Loi de programmation de la recherche 2021-30.

³ Une pensée émue pour Marie-Ange Nardi qui a animé avec grâce l'émission *Pyramide* pendant de longues années. Ce texte lui est en partie dédié.

Il fait froid dans ce bureau mal isolé
Et la convocation à l'audition
ne réchauffe le cœur qu'à moitié
puisqu'il s'agit de restructurer à marche forcée
une semaine de longue date planifiée

Il fait froid et l'attente s'installe dans ce hall gelé
Des cafés, offerts avec un sourire gêné,
ne parviennent pas à dissimuler l'ambiance désolée
d'une session d'auditions mal préparée

Il fait froid et l'attente se prolonge
au cours de ces semaines enneigées
On comprend qu'il faudra composer
avec un protocole normé
Qui ne livrera son verdict
qu'au pied d'un sapin étriqué
où patientent sagement des chaussures isolées

Il fait froid et le réseau fonctionnel
de chaleur communale est activé
Il fait froid mais la solidarité de la communauté
académique s'entête à nous tenir unifié.e.s.

Donnons-nous les moyens de consolider ensemble
ce plancher relationnel,
Ne cédon pas trop vite aux lueurs isolées
d'un plafond pyramidal unidirectionnel
Rêvons d'un Père Noël
endossant la cause des « colle-girls » sans sourciller
Lestant, de sa grâce plus qu'humaine,
le narcissisme ascensionnel
d'un personnel trop pressé

Ycare

Enseignant-chercheur en sciences sociales : attiré par le Y grenoblois et les savoirs critiques déployés au sein de son université, il prit le car depuis sa Bretagne natale. Face à l'inquiétant brutalisme de la gouvernamentalité académique locale, il tente, à son échelle, de prendre soin d'une communauté qui n'a pas renoncé au pouvoir de voler vers les lumières partagées de l'intelligibilité.

Habitude

Chère Université,

Ça fait si longtemps qu'on ne se parle plus, qu'on n'a plus vraiment de projet ensemble, à part voir grandir nos étudiants et s'endormir fatigués le soir devant la télé...

Tu te souviens quand on s'est connus, il y a bientôt 30 ans ? Je te trouvais séduisante, stimulante, toujours prête à refaire le monde autour d'un verre avec notre groupe d'amis. Je projetais sur toi ce que j'avais connu de plus exaltant quand j'étais moi-même étudiant, un certain esprit de liberté, je me disais naïvement qu'avec le temps disparaîtraient le mandarinat et les guéguerres mesquines qu'il alimente. Tu étais jeune, moi aussi... On pensait que tout irait bientôt pour le mieux.

Et puis, au fil des ans, les nuages se sont accumulés. Loin de disparaître, les mandarins se renouvelaient dès que l'un d'eux prenait sa retraite.

Côté recherche, on était encore libre d'inventer, d'explorer à notre guise, mais déjà apparaissait la concurrence pour des financements que seuls les plus malins connaissaient. Las de voir autour de moi des médiocres prendre du grade, qui avaient pour seul mérite d'avoir ciré les pompes d'un puissant, j'avais changé de fac. Mais les hiérarchies étaient là aussi, tellement admises et intériorisées que personne ne songeait à les contester publiquement.

Puis vint la réforme LRU, tu te souviens ? Le ministère voulait que tu sois plus « autonome » et pour cela il fallait que tu grossisses, que tu arrêtes de compter sur le soutien sans faille de l'État, que tu trouves tes propres ressources. C'est vers cette époque-là aussi qu'est apparu le statut d'auto-entrepreneur. Chaque fac devait suivre ce modèle, et s'unir avec ses voisines pour atteindre la masse critique, son but ultime avoué étant de figurer un jour sur le fameux classement de Shanghai. On a été nombreux à protester ; on a perdu, de peu.

C'est donc à cette époque-là que tu t'es mise à grossir démesurément. Alors que, jusque-là, tout le monde connaissait de près ou de loin le Président de l'Université, désormais le Président de notre fac fusionnée n'était plus qu'un nom, un visage sur la

newsletter d'autosatisfaction régulièrement adressée à ses administrés.

Mais ce n'est qu'un aspect des choses. Sous des dehors protecteurs (suivez la formation « mieux gérer son stress » et tout ira bien), tu as poussé tout le monde vers une concurrence effrénée. Tu me diras que dans bien des pays c'est pire, mais quand tu me dis fièrement que nos jeunes chercheurs sont plus productifs qu'avant, je vois bien que nous n'avons plus les mêmes critères de jugement sur la qualité de la recherche. Le nez dans le guidon, ils multiplient colloques, journées d'études et événements scientifiques au point que les panneaux d'affichages en sont envahis. Plus de place, sur ces panneaux, pour les affichages politiques et syndicaux. Prise de recul interdite. Gel des postes, attractivité, ANR, Starting Grants. Des mots tels qu'« épanouissement », « démocratisation », « coopération » n'ont plus cours. Comme les salariés de n'importe quelle entreprise, tes enseignants-chercheurs, chère Université, gèrent au mieux leurs carrières personnelles, avec l'appui des DRH.

Symptôme dramatique : la crise écologique sur laquelle des confrères scientifiques alertent depuis plusieurs décennies n'a pas éveillé chez toi plus d'intérêt

que dans la part de la société la moins avertie. Bien sûr, on a flairé le bon filon, les colloques à organiser et les articles à écrire sur le sujet, mais pour ce qui est de remettre en cause en profondeur ses propres pratiques, ses voyages en avion et ses enseignements au service d'une croissance destructrice...

Mais on me dit, chère Université, que je ne suis pas seul à penser cela, et qu'au lieu de broyer du noir dans mon coin il y a matière à espérer. Tu m'as beaucoup déçu, mais je sais que toi-même, quand tu te regardes dans le miroir, tu as l'impression d'avoir trahi tes idéaux. Alors secoue-toi, fais-moi rêver à nouveau.

Jean-Louis Vallez

*Enseignant-chercheur modèle, bientôt en fin de carrière (UGA),
qui redoute parfois de n'être qu'une petite bille
de l'un des rouages de la Grande Machine*

DIS-MOI
DES MOTS
DOUX

À LA PLACE
DES SIGLES

Implication

À dix-huit ans, en rupture avec l'école, je commence à étudier, seul, pour le jury central.⁴ Mon père, qui a toujours raison, ne m'écoute pas ; je suis trop jeune, je ne comprends rien, je dois l'écouter, lui... Comme Kafka, j'écris une *Lettre à mon père* que je finis ainsi : « Et pour être sûr que l'on m'écouterait plus que maintenant, je suis décidé à acquérir par mes études et d'autres moyens le prestige nécessaire sans lequel on n'écoute personne ».

Le « prestige » est un mot un peu démesuré, sans doute, à la hauteur de ma frustration. Je ne sais sans doute pas encore grand-chose, à cet âge, mais j'ai compris ceci : on ne vous écoute pas pour *ce que* vous avez à dire, mais *parce que* vous avez une position sociale qui fait que l'on vous écoute.

⁴ Jury central : en Belgique, filière alternative d'accès à un diplôme (ici, le diplôme de l'enseignement secondaire supérieur, équivalent du bac français), permettant aux élèves qui ont interrompu leur parcours scolaire de poursuivre leurs études ; le candidat prépare l'épreuve hors institution scolaire.

C'est la raison principale, sinon l'unique, pour laquelle je suis devenu, « par mes études », professeur de fac. Les « autres moyens » auront été l'écriture, mais tout est lié et je n'ai sans doute jamais fait qu'une chose : (tenter de) faire réfléchir les gens en racontant des histoires.

Le privilège qu'octroie la fonction académique est, comme tout privilège, d'abord et avant tout une responsabilité. Pas un droit. Et certainement pas un passe-droit. Si l'on a la chance d'être écouté, il faut veiller à ne pas dire trop de bêtises...

C'est pour cela que j'ai aimé l'université. Pour d'autres raisons : la grande liberté qu'elle nous offre. Liberté d'organisation, liberté d'expression, liberté de recherche. Aujourd'hui, alors que la liberté d'expression est menacée et que les journalistes eux-mêmes sont de plus en plus confrontés aux exigences des propriétaires des groupes médiatiques, le monde académique devient petit à petit le dernier bastion où l'on peut défendre cette liberté d'expression et d'opinion. Jusqu'à quand ? Certains de nos recteurs n'hésitent pas à demander à leur personnel de ne pas sortir des sentiers bien balisés de leur spécialité. Mais notre spécialité, justement, réside dans le développement d'un esprit critique et d'une capacité de recherche et de synthèse qui nous permet d'aborder des sujets plus larges que ceux de notre seul champ de spécialité. Pas n'importe

quoi, bien sûr ; on en revient à la responsabilité qu'impose tout privilège.

J'ai également constaté la lente dérive du monde universitaire : le diktat des rankings, absurdité suprême qui pervertit la recherche sans améliorer l'enseignement. La bureaucratisation qui, comme le dénonçait si justement David Graeber, ne sévit pas seulement dans les administrations publiques. La perversion de ces fameux « services à la société » qui se réduisent de plus en plus à assumer des tâches administratives pour notre institution, alors que nous n'avons pas les compétences pour le faire et/ou que cela nous détourne de nos vraies compétences.

Plus encore, l'impossibilité dans laquelle la plupart d'entre nous se trouvent de repenser de fond en comble notre enseignement et nos évaluations ; les jeunes dont nous avons la charge ne sont plus du tout les mêmes que ceux d'il y a quinze ans. Nés avec une tablette entre les mains, leur cerveau n'a pas été façonné comme le nôtre, et les outils qui sont désormais à leur disposition rendent caduques la plupart des méthodes pédagogiques que nous utilisions jusqu'à présent. Mais l'on assiste toujours à des « grandes réformes » de programme où tout le monde est d'accord « de partir de zéro, d'une feuille blanche »... pour autant que chacun conserve ses cours adorés.

Dans quelques années, je partirai. J'ai adoré enseigner. Pour ce qui touche à la recherche et à mon domaine (la littérature), j'ai toujours pensé – au contraire de la plupart de mes collègues – qu'elle est plus un moyen qu'un objet d'étude, car la fiction est une façon exceptionnelle de dire le monde dans lequel nous vivons, un discours sur lequel d'autres sciences humaines devraient davantage se pencher. Me lancerais-je aujourd'hui dans cette carrière ? Pas sûr, lorsque je vois le parcours du combattant qui attend les jeunes chercheurs, les règles de plus en plus nombreuses, le bluff permanent de cette course à la publication, les financements de plus en plus rares pour les sciences humaines. Mais je veux croire, j'espère que l'université saura se réformer pour être à la hauteur de sa mission, de ces privilèges de plus en plus rares que lui offre notre société. Même si, en bon camusien, je resterai jusqu'à la fin un « pessimiste qui rit » plutôt qu'un « optimiste qui pleure ».

Vincent Engel

*Professeur à l'UCLouvain
et écrivain, chroniqueur et dramaturge*

**POUR
NOS LIBERTÉS**

POUR NOS IDÉES

SERAS-TU LÀ ?

Imposteur

Chère université,

Je t'écris dans l'espoir de raviver la flamme qui était autrefois si vive entre nous. J'admets volontiers que tu m'as séduit dès que je t'ai connue. Toi, lieu où l'on pouvait apprendre, presque sans limite, où l'on partageait les connaissances, où il y avait une dynamique de création. J'ai rapidement su que je voulais faire partie de tes rangs.

Mais peu à peu, le contenu dont j'étais si amoureux a été remplacé par la forme. Tu es devenue superficielle. Alors qu'auparavant, les scientifiques performants effectuaient des recherches, faisaient des découvertes, la plupart des scientifiques sont aujourd'hui des gestionnaires. La *recherche* proprement dite est plus réprimée que jamais et est effectuée presque exclusivement par des étudiants en thèse, ou même par des étudiants en maîtrise dirigés par des étudiants en thèse.

Alors qu'auparavant, les personnes qui recevaient des distinctions avaient apporté des contributions clairement identifiables (comme c'est toujours le cas, heureusement, pour les prix Nobel), les personnes qui sont aujourd'hui décorées, médaillées, primées, ont souvent pour seul mérite d'avoir eu un niveau d'activité élevé... Mais qu'ont-ils inventé ? Qu'ont-ils apporté ? Personne ne le sait. Il me semble que c'est ce haut niveau d'*activité pour l'activité* qui nous mène droit dans le mur.

Il est bien sûr difficile de blâmer les individus, les gens font ce qu'il faut pour survivre. Mais les causes de cette tendance sont claires. L'évaluation collégiale est de plus en plus remplacée par l'évaluation managériale. L'évaluation qualitative du contenu a été remplacée par une évaluation quantitative de mesures superficielles. L'évaluation *a posteriori*, basée sur l'impact réel de la science (dont l'évaluation peut prendre des années), a été remplacée par l'évaluation *a priori* des « projets de recherche » dans les appels à propositions. Ce n'est plus le scientifique qui décide de ce qu'il fait, sur la base de sa curiosité, de son intérêt et de son observation, mais plutôt celui qui peut le mieux vendre ses projets, presque sans tenir compte de leur contenu. Désormais, tu ne t'intéresses plus qu'aux apparences et tu fais confiance aux séducteurs.

Cargo Cult Science

Expression forgée par le physicien Richard Feynman pour désigner **une pseudo-recherche parée de toutes les caractéristiques externes de la science** (présentation, schémas, publications) mais dépourvue d'effort réel pour réfuter l'hypothèse ou la poser dans des limites réfutables, à partir de la notion de « culte du cargo » désignant des pratiques d'imitation observées chez des populations confrontées à des cultures technologiques porteuses de richesses.

« In the South Seas there is a Cargo Cult of people. During the war they saw airplanes land with lots of good materials, and they want the same thing to happen now. So they've arranged to make things like runways, to put fires along the sides of the runways, to make a wooden hut for a man to sit in, with two wooden pieces on his head like headphones and bars of bamboo sticking out like antennas – he's the controller – and they wait for the airplanes to land. They're doing everything right. **The form is perfect. It looks exactly the way it looked before. But it doesn't work.** No airplanes land. So I call these things Cargo Cult Science, because they follow all the apparent precepts and forms of scientific investigation, but they're missing something essential, because the planes don't land. »

FEYNMAN, R. P., *Cargo Cult Science. Some remarks on science, pseudoscience, and learning how to not fool yourself*, Caltech's 1974 commencement address, à lire ici : <http://calteches.library.caltech.edu/51/2/CargoCult.pdf>

Quelles conséquences peut-on attendre d'un tel système, si ce n'est une science « du culte du cargo » [voir encadré] proposée par des scientifiques imposteurs ? On rencontre des gens qui ne sont plus capables de faire de la recherche eux-mêmes, complètement déconnectés de la réalité du terrain. De prétendus experts en mathématiques qui ne savent pas expliquer la transformation de Fourier. Certains vont même jusqu'à ne demander des financements que pour des recherches qu'ils ont déjà effectuées, en gardant les résultats pour eux, donnant ainsi l'impression que la science fonctionne vraiment comme ça : on dit ce que l'on va faire dans une proposition de recherche, puis on le fait, cimentant un peu plus cette spirale descendante. Toute personne ayant la moindre connaissance de l'histoire des sciences sait que ce n'est pas le cas.

Chère université, je comprends que tout cela n'est pas de ta faute, et que c'est plutôt la conséquence d'une pression extérieure. Mais peut-être aurais-tu dû résister davantage, et mieux protéger la flamme de notre amour. Que penses-tu obtenir en faisant les yeux doux aux imposteurs ?

Max Langer

Chercheur importé de Suède, qui croit encore, malgré tout, que la science consiste à découvrir des vérités sur l'univers et non à faire de la « production scientifique »

Jonglerie sentimentale

Chère Université,

Le temps passe... et je ne peux pas me passer de toi. On se connaît depuis une vingtaine d'années et tu es toujours aussi belle et intrigante, mais parfois aussi un peu insolente. On t'aime parce qu'on rêve d'être avec toi. On t'aime, comme si on était encore de jeunes amants, pleins d'espoir malgré l'incertitude de l'avenir.

Mais jusqu'à quand pourras-tu recevoir cet amour, parfois inconditionnel, au vu de ce que tu imposes à tes amants ?

Jusqu'au petit matin, je me retrouve encore assise devant mon ordinateur à travailler, pour finaliser, peaufiner mes présentations, mes papiers ou mes cours. Pourquoi ? Parce que pendant la journée, tu m'imposes des tâches qui fragmentent mes journées et tout cela pour tenir des délais intenable, incompréhensibles, tellement absurdes. Quelquefois,

tu es capable de te contredire et tu ne t'excuses même pas. Tu me dis une chose et deux jours après tu me dis le contraire. Comment continuer à te faire confiance, quand on se sent trahis, blessés et oui, parfois harcelés par des demandes insistantes ?

Jusqu'à quand pourras-tu recevoir l'amour désintéressé, au vu de ce que tu dis à tes jeunes amants ?

La période COVID nous a beaucoup appris. Si avant la pandémie on était des enseignants-chercheurs, jeunes et moins jeunes mais toujours aussi dynamiques, la COVID nous a fait savourer pleinement la signification du morphème « poly » dans le mot *polyvalent*. Du jour au lendemain, nous nous sommes découverts ingénieurs en pédagogie numérique, enseignants, concepteurs de cours, thérapeutes à l'écoute d'une jeunesse effarée par une situation inédite impactant leur santé psychique et physique. *Il faut garder le lien avec les étudiants*, tu nous disais.

Oui, absolument, ce lien, difficile à établir ou à maintenir derrière la barrière d'un écran d'ordinateur anonyme et désincarné, était une source vitale pour ne pas tomber dans l'indifférence face à une pandémie

produisant de l'aliénation sociale, de la peur et donc une solitude existentielle déboussolante.

Et toi, qu'as-tu appris de cette situation ? La solidarité, la compassion ? Le retour en présentiel a été source d'incertitudes aussi, tant sur le plan psychologique que sur le plan logistique. Les jauges imposées ne permettaient pas l'accueil de tous les étudiants. Il fallait faire des choix : accueil différencié, modalités d'enseignement hybride, etc.

Je te le répète, **enseignement hybride**. Tu nous imposes : « **enseignement hybride** » - et nous, étions-nous prêts à ça ? Oui, on voulait l'être pour revoir nos collègues, nos étudiant.es... On attendait cela depuis un moment. Mais toi, finalement, étais-tu prête ? **Enseignement hybride** : la façon dont tu sortais ce groupe nominal de ta bouche me donnait l'impression d'entendre un discours politique, médiatique... dire ce qui est en vogue, ce qui est sexy, mais... as-tu dit ce qui te semblait être vrai, juste, tenant compte des difficultés de tes jeunes amants à gérer un enseignement hybride dans des salles sans Wi-Fi ? **L'enseignement hybride** que tu nous as imposé rimait en réalité avec un présentiel appauvri, où le pédagogique passait derrière les coulisses de ta belle vitrine décorée de belles paroles, sensuelles mais

dénuées de sens. Mais pourquoi n'investis-tu pas dans une pédagogie incarnée, à l'écoute de la réalité complexe de tes amants ?

Jusqu'à quand feras-tu la sourde oreille à la réalité de tes jeunes amants ?

Sans vouloir mettre les points sur les « j » minuscules, tes amants sont assoiffés et veulent te retrouver. Ils ont envie de te caresser, de te regarder avec des yeux fiers et surtout épargnés du cynisme destructeur d'un amant trahi. Nous voulons te voir dans toutes tes formes, te sentir comme une des nôtres, t'entendre parce que toi tu nous comprends, intimement, parce que tu fais partie de nous et qu'ensemble nous pourrions vivre une relation majestueuse, rayonnante dans sa diversité, et pleine de *com-passion*.

Passionnément,

Anna G.

Passionnément amoureuse de l'Université, elle est pourtant en plein questionnement sur cette relation d'amour : est-ce une relation toxique ? Mais l'éternelle optimiste en elle croit qu'il y a toujours de l'espoir pour (re)trouver une relation épanouissante et passionnante.

K.o. par coup au cœur

Sur l'air de Nougaro « A bout de souffle »

Quand j'ai rouvert les yeux
Tout était sombre dans le bureau
J'entendais quelque part comme une sonnerie
J'ai voulu bouger
Aïe la douleur en bas dans le dos tout à coup
Me coupa le souffle
Une peur affreuse m'envahit
Et mon corps se couvrit de sueur
Toute ma mémoire me revint
Le projet, la deadline, les copains
Craquant sous la pression

Ce texte est dédié à toutes les chercheuses et chercheurs qui toute leur vie ont dû se contorsionner pour satisfaire les lubies des concepteurs d'appels à projets de recherche, dont l'imagination semble sans limite pour inventer des contraintes destinées à privilégier tel ou tel aspect de la science, ou pire, tel ou tel groupe ou sous-groupe de ►►

J'suis blessé, mais je fonce j'ai l'dossier
J'agitai la souris sur l'bureau
Le dossier plein de promesses
Était là... deux millions d'Euros !
Somme toute ça pouvait aller
Mon esprit se mit à cavalier
Sûre était l'idée avec Suzy
Et bientôt à nous deux la science
Les idées, le travail, les étoiles,
Toute la vie, toute la vie

Une radio s'est mise à déverser
Un air de piano à tout casser
Je connaissais ce truc
C'était le Blue Rondo
à la Turk
Dave Brubeck jouait
comme un fou



Ecouter la chanson
[https://emofq-
grenoble.ouvaton.org
/audio/KO.mp3](https://emofq-grenoble.ouvaton.org/audio/KO.mp3)

►► personnes. Bien entendu, il ne vise pas particulièrement l'Institut national de la Santé et de la Recherche médicale (INSERM), choisi ici pour respecter la métrique d'un vers. Tous les autres grands et petits organismes de recherche, ou autres subdivisions d'université (Unités de formation et de recherche, Pôles, etc.) auraient pu être cités. Chacun y va ►►

Aussi vite que moi avec l'dossier
Soudain, le crépitement du Zoom
Mon cœur fit un bond
J'ouvris la fenêtre

« Allô ! C'est Suzy, ça fait deux fois que j'appelle
– Qu'est-ce qu'il y a ?
– Y a un os, nous ne sommes pas INSERM !
Je restai sans voix, c'était foutu
– Il faut l'INSERM, me dit-elle
N'attends pas, t'as plus qu'une heure ! »

Bon Dieu d'bon Dieu, bon Dieu d'bon Dieu
Encore raté, vite trouver
Et puis envoyer plein de mails à des copains
Un vasistas était ouvert sur les étoiles

Et me revoilà surfant le web
Parmi les centaines de CV
Ce pognon, je ne l'aurai pas volé

►► de ses règles conçues pour exclure au lieu de fédérer. Dans le monde chaotique construit par des décennies de prolifération du millefeuille de la recherche, il est fréquent qu'une thématique de recherche soit jugée « stratégique » par plusieurs entités de recherche, qui vont tenter d'assurer leur hégémonie sur cette ►►

Trente mails plus loin sur tous les coins
De mon écran c'était la cohue
J'en peux plus, j'en peux plus

J'ai couru comme dans un rêve
le long des courts messages
Haletant, le dossier prêt au dépôt, je vacillais
Sur un mail s'amorçait une solution de secours
S'enfonçant tout au fond d'un site web
Je le fouillais jusqu'au bout
Et me voici à trois pas d'une solution au blocage
Quel blocage, je ne le savais plus mais tant pis
J'ai appuyé sur soumission et j'ai reçu
Message d'erreur « pièces manquantes »

Pas de panique, j'ai vu la visioconf, j'y suis entré
L'écran était plein de fenêtres
Deux ou trois copains chattaient à fond

►► thématique en construisant des appels à projets réservés à des équipes de recherche leur « appartenant », ou « appartenant » à des entités particulières avec lesquelles elles ont passé une alliance. Et tant pis si cela laisse sur le côté de la route d'excellentes équipes de recherche qui n'ont pas le bon « label »...

Je brûlais de fièvre, je voyais
Les mots, les visages qui tournaient
Puis une fenêtre a clignoté
J'l'ai activée, Suzy était là
Toute pâle elle me souriait
De nouveau le soleil a brillé

Dans un souffle elle me dit
– Viens, j'sais comment soumettre
Elle a cliqué mais la fenêtre
a clignoté « C'est refusé »

Avec la souris je l'ai frappée
Alors l'écran a explosé
Éteignant mes espoirs

Oh Suzy, t'en fais pas
Je te suis, on y va
Les idées, le travail, les étoiles,
Toute la vie, toute la vie.
Je suis KO... KO KO...
KO KO

Boxeur de l'excellence

Porteur de multiples projets interdisciplinaires, devenu expert en contorsions pour saucissonner ses projets pour les rendre conformes aux lubies des concepteurs d'appels à projets

Liberté

Любий Університет,

Я хочу зізнатись тобі – не стільки в коханні, бо це постійна величина наших стосунків, а в своїх сумнівах і страхах, що я мала відносно тебе. Зараз ти для мене – маяк свободи і незалежної думки, мій «маяк тисячі цитаделей». Ти для мене – в кожному університетському місті світу, в кожному затишному університетському дворіку, в кожній сонячній аудиторії. Більш того, я дивлюся сьогодні на твого родича UGA, що здебільшого розмовляє французькою та носить костюм розслабленого європейського крою, і мені із першого погляду очевидно, що ви родичі.

Проте, до зізнань: бувало, що я запитувала себе, чи Університет є саме тим, чого я хочу. Були навіть роки, коли, до свого пекучого сорому, я думала, що ти ошукав мене, і закохавши у себе, прикинувся не тим, чим є насправді. Але з початком цієї жахливої війни я

відчула, як сильно я потрібна тобі, а не тільки ти потрібний мені, бо я – це ти, а ти – це я.

Ти сміливий одночасно із конформізмом, і той спір, що точиться між твоїми крилами, і є сама твоя кров та любов.

Ти вмієш бути спокійним серед бурі, наче революції та полум'я ледве торкаються твоїх ніг, але я знаю, як у тебе болить, бо ти це я, а я – це ти.

Мій любий Каразінський Університет, ти пережив стільки історичних змін, і твоя довга тиха воля є чимось набагато більшим за мій власний життєвий проект. Проте в моменти чистої радості мене переслідує відчуття, що ми ровесники – чи то я стаю старшою на усі твої 220 років у твоїх коридорах, чи то ти смієшся зі мною однією мовою.

На нас чекає багато роботи і багато радості, бо ти таки навчив мене, що робота і радість єдині. До зустрічі, Любий.

Валерія Ніколаєнко

українська біженка, аспірантка Харківського національного університету імені В.Н. Каразіна, яку прийняв Університет Гренобль-Альпи. Вона продовжує працювати в українському університеті під час війни, і в цей час багато розмірковує про культурну, соціальну та політичну роль науки і освіти.

Chère Université,

Je veux t'avouer – pas tant mon amour, car c'est une constante dans notre relation, mais les doutes et les craintes que je nourris à ton égard. Aujourd'hui, tu es mon phare de la Liberté et de la pensée indépendante, « un phare allumé sur mille citadelles ». Pour moi, tu es dans toutes les villes universitaires du monde, dans toutes les cours d'université accueillantes, dans toutes les salles de classe ensoleillées. Aujourd'hui, je regarde ta sœur, l'UGA, qui parle surtout français et porte un costume européen chic et décontracté, et je vois au premier coup d'œil que vous êtes de la même famille.

Alors, passons aux aveux : il y a eu des moments où je me suis demandé si l'Université était exactement ce que je voulais. Depuis des années, à ma grande honte, je pensais que tu m'avais trompée, que tu m'avais poussée à tomber amoureuse de toi et que tu avais fait semblant d'être autre chose que ce que tu étais en réalité. Mais avec le début de cette terrible guerre, j'ai senti à quel point tu avais besoin de moi. Ce n'est pas seulement moi qui ai besoin de toi, car je suis toi, et tu es moi.

Tu es à la fois courageuse et conformiste, et la dispute qui se déroule entre tes ailes est en vérité ton sang et ton amour.

Tu sais être calme au milieu d'une tempête, comme si les révolutions et les flammes touchaient à peine tes pieds, mais je sais combien tu as mal, parce que tu es moi, et je suis toi.

Ma chère Université de Karazin, tu as traversé tant de changements historiques, et ta longue volonté silencieuse est quelque chose de bien plus grand que mon propre projet de vie. Pourtant, dans les moments de pure joie, je suis hantée par le sentiment que nous avons le même âge – soit je vieillis pour rejoindre les 220 ans de tes couloirs, soit tu ris avec moi dans la même langue.

Nous avons devant nous beaucoup de travail et beaucoup de joie, car tu m'as appris que le travail et la joie ne font qu'un.

A bientôt !

Valeriia Nikolaienko

Réfugiée ukrainienne, doctorante de l'université de Kharkiv accueillie par l'UGA. Elle a travaillé dans une université ukrainienne pendant la guerre et a beaucoup réfléchi au rôle culturel, social et politique de la science et de l'éducation depuis lors.

Mensonge

Chère Université,

Je me souviens de tes vœux, en 2022, sous la plume de ton président. En PJ une carte animée. Des étoiles colorées scintillant dans un ciel d'encre où flottent des éléments de langage : innovation, stratégie, excellence, performance... J'ai pensé à une pub pour des pneus – de ceux dont on dit qu'ils tiennent bien la route. Je me suis demandé aussi combien ça coûte, une carte pareille, comme pas une journée ne passe sans manque de budget, contraintes financières, et autres démesures à moyens constants. C'est peut-être mon sens de l'élégance, ou de la modestie, bonne année aurait suffi, à mon avis. *Less is more, isn't it ?* Ou alors, pourquoi pas bien-être, chaleur, sourire et attentions (avec une photo d'arbre, et une citation zen en exergue).

Je me souviens aussi de ce mail de septembre, nous souhaitant une très belle rentrée, après de longues lignes de dispositifs adaptés, processus engagé,

statuts pérennisés et nombreuses opportunités. Je m'imagine, souhaitant bonne année, bonne rentrée, bonnes vacances ou bonne journée, faisant état de mon CV, de mes valeurs, de mes aspirations, de mes stratégies et des défis de ma transition. Bonne nuit, les petits.

Je me souviens bien, la fin de ce même courrier : « Nous pouvons compter sur l'engagement de chacun et chacune d'entre vous dans cette dynamique engagée collectivement ». Engagez-vous qu'ils disaient ! Mais encore ? Tourbillon des mots sans fond, circularité informe, *bullshit* en somme. Le terme peut se définir comme une sorte d'« indifférence à l'égard de la vérité », qui est distincte du mensonge, selon Sebastian Dieguez, auteur de *Total Bullshit !* (2023). Indifférence à la vérité, voilà. De sigles en logorrhée, tant d'étincelles de génie, avec un seul enjeu : s'auto-congratuler. 1) Rayonner, 2) Éblouir, 3) Aveugler ? McDo s'active, dit-on, pour supprimer ses emballages jetables. Et toi, tu en es où, avec cette masse de polluants ?

J'avais lu dans ma prime jeunesse que la connaissance, ce n'est pas tant chercher à connaître qu'à moins ignorer. Moi qui crois en toi plus qu'en la messe, le prophète et le complot réunis, que souhaiter

de mieux, comme projet d'envergure ? J'espère encore trouver, dans tes courriers, comme dans nos journées, quelque lettre de Ta noblesse. Alors, en 2024 (ou après ? enfin !), moins de CO2 peut-être, et aussi, qui sait, moins de paperasses, de cases à cocher, de formulaires à compléter, de mots creux, vidés, flapis. Ne serait-ce pas ça, être inspirant ?

Fanny R.

Enseignante-chercheuse UGA, de nature amusée, elle se rêve étudiante à vie ; elle porte à même la peau un capteur d'arrogance, qui repère aussi tout ce qui trahit l'échec de la pensée, ou du moins une forme de renoncement.

**LES VACATAIRES
VIVENT-ILS**

**D'AMOUR ET
D'EAU FRAÎCHE
?**

Miroir,

mon beau miroir

Chère université Lyon 2,

C'est avec fierté que j'ai commencé il y a 5 ans à venir animer des ateliers de lecture à voix haute et de théâtre en ton sein, à l'invitation du service culturel à la suite d'une programmation où je m'étais fait remarquer en tant que lectrice de poèmes.

Fierté car pour la première fois je passais de l'autre côté du miroir, d'ex-étudiante il y a 30 ans à vacataire. Fierté pour mon CV. Fierté auprès de mon entourage auquel je glisse incidemment « Hum hum, oui, je donne quelques cours de théâtre à la fac ». Et puis face aux étudiantes, je suis « prof ». Elles ne connaissent d'ailleurs ni le mot « vacataire » ni ce qu'il signifie en termes de statut.

Je ne parle pas des étudiants car j'en connais peu, parfois il y en a un, souvent un homme noir ou

âgé, ce qui les rapproche de la condition féminine : être dans une université de sciences humaines de surcroît en banlieue. Mes étudiantes sont pour la majorité issues de milieux populaires et font des études en « arts du spectacle », « psycho » ou « communication ».

Quand j'arrive à mes ateliers, je constate que personne ne connaît personne, que bien qu'il s'agisse d'une matière artistique collective, chacune arrive seule et repart seule. J'ai donc transformé petit à petit ces deux ateliers de deux heures en apprentissage de connaissance mutuelle, c'est-à-dire au final de la connaissance de soi-même. Je ne leur transmets qu'une chose : la valeur de la relation.

Je les comprends tellement, je suis moi-même précaire. Je ne sais plus si c'est l'isolement au sein de l'université qui me rend précaire ou si c'est l'inverse. Donner 4 heures de cours hebdomadaire, soit 40 heures au semestre 1 et 48 heures au second semestre, c'est avoir un revenu de 3600 € par an, soit 294 € par mois. « Le beurre dans les épinards ». De plus ce beurre est rance : le paiement arrive deux fois par an, une fois en février et l'autre fois en juillet. Il n'est pas possible d'être payée à la fin de chaque mois, mais deux mois après chaque fin de semestre.

En allant boire un verre, pour la première fois au bout de cinq ans, avec de véritables professeur.e.s, salarié.e.s à plein temps, à la faveur de ma participation bénévole à un jury de concours d'éloquence, j'ai appris qu'il y avait chaque mois de juillet « la fête du personnel ». Je n'y avais jamais été invitée, l'ayant signalé à mes responsables, j'ai donc été conviée. Je n'y suis pas allée. Comment faire connaissance quand on est 1892 ? Suis-je comptée dans ce nombre ?

Je m'autoproclame appartenir à ton « lumpen proletariat ». Connais-tu encore Marx ? Je t'appelle aussi « fac des déclassées », les classés ayant leurs cours sur les berges du Rhône où il n'y a même pas de pont Mirabeau.

Je t'aime parce que tu me ressembles.

Isabelle Paquet

Comédienne, metteuse en scène et poète. En 1997, elle crée la Compagnie Chiloé ; définie comme îlot d'audaces artistiques et pédagogiques, celle-ci fait partie de la Friche artistique autogérée Lamartine (Lyon, 69). Pédagogue, elle est titulaire du Diplôme d'Enseignement en théâtre.

Non

Sur l'air « Non je ne regrette rien » d'Edith Piaf

Non, rien de rien !
Non, je ne renonce à rien
Ni aux liens
Qu'on défait,
Ni au Graal
Rien ne m'est bien égal !

Non, rien de rien !
Non, je ne refuse rien
C'est rayé, relayé, ressassé,
Mon article imparfait !

Insolent avenir
Au lac j'ai mis le feu
Des colloques repartir
Besoin d'se mettre au bleu

Balayés les jamais
Avec leurs ramollos
Balayés pour aimer
Repartir à zéro

Non, rien de rien !
Non, je ne reviens de rien
Nul canal
Ni amont ni aval
Le flow m'est bien égal !

Non, rien de rien !
Non, je ne récuse rien
Ni mes années d'uni,
Ni nos joies
Réunies,
Tout commence avec toi !

Candice

Candice n'a (presque) rien perdu de sa candeur face à l'institution universitaire, au sein de laquelle elle voyage depuis une quinzaine d'années. Elle n'a pas (encore) atteint son rythme de croisière mais ne regrette rien de ses pérégrinations, ni de sa vie d'avant. Avant l'UFR, avant l'Uni, elle enseignait le français à des élèves de tous horizons qui lui ont beaucoup appris. Présentement, elle enseigne encore – en corps, son cœur balançant entre deux pays.



uais, ouais, ouais !

Chère Université, chère UGA,

Par où commencer ? Il y a tellement de manières de commencer une lettre, et on aurait tellement de choses à se raconter...

Je te dirais tout ce que je regrette que tu sois devenue... un peu envahissante, un peu boursouflée, te prenant un peu pour une autre, une du *top ten* ou du top cinquante... un peu trop sérieuse, un peu trop trépidante, inventant à chaque saison son nouvel appel, appel à projets, appel à faire plus avec moins, son nouveau pas de danse institutionnelle...

Tu me dirais peut-être, à ton tour, tes vérités, à toi aussi... que je n'évolue pas assez, qu'il faut être attractifs, innovants... que tout est fait dans les règles, dans les procédures... que la démocratie s'exprime, de groupe de travail en comité réglementaire... que l'avenir est plein d'avenir et que c'est formidable...

Au fond, tu sais, je crois que la chose qui me manque le plus, la chose que je cherche le plus, c'est qu'on le construise ensemble, cet avenir... qu'on apprenne toutes et tous à se reparler un peu plus, à imaginer un peu plus ensemble, à prendre les décisions ensemble, ou au moins à les discuter ensemble, à les débattre, les construire, ensemble... Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais...

Chère Université, chère UGA,

Il y a tellement de manières de terminer une lettre, et on aurait tellement de choses à se raconter... je n'ai dit que le millième du début de tout ce que j'avais pensé te dire, mais peut-être que ce peu-là suffit...

L'avenir est à nous les ami.e.s, qu'on le veuille ou non, tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais, ouais !

Jo Loussa

*Syndiqué, syndicaliste,
il en a fallu, il en faut, il en faudra... ???!!!*

Chronique d'un désamour **P**hysique

2020
MARS

*Bon les amis.
On passe en distanciel. On n'a pas le
choix. Ce virus casse tout, l'Université
n'est pas essentielle, juste au cas où vous
auriez eu un doute.
C'est terrible, courage...*

Ma chère Université.
Je comprends, crois-moi.
De toute façon, j'ai les conséquences de la fermeture des
écoles primaires qui courent en rond dans mon salon
et me demandent toutes les trois minutes
si c'est l'heure de goûter.
Au fait, j'y pense : comment fait-on
pour passer en distanciel ?

2020
AVRIL

Université,
Tu es loin de moi,
tu n'as pas dû m'entendre.
Comment on fait pour enseigner à
distance ? Avec quels outils ?

2020
MAI

Un lundi matin, 08:00
Ma tendre Université,
Décidément, les réponses à ma question
très simple tardent...

08:05

Les amis.

Il est interdit d'aller sur Zoom pour faire cours.

08:06

Ok...

Mais pourquoi ?

08:10

Excuse-moi de reprendre la plume,
j'aimerais seulement comprendre...

08:30

Les amis.

En fait si, allez sur Zoom. Ou Twitch. Ou Discord.

*Mais on a aussi BigBlueBangBing qui est le partenaire
officiel de l'Université. Mais pas plus de 100 étudiants.*

Et si ça crashe, et ben...

Allez sur Zoom.

2020
OCT

Bon les amis.

*On passe en distanciel, mais cette fois-ci
en quinconce latéral à 47 degrés.*

*On vous expliquera plus tard ce que ça
veut dire, on n'a pas le temps.*

Mais on a bien compris que le distanciel, c'est pas top...

Ma très chère Université.
Pas de problème, on avait senti venir le coup.
Et puis maintenant on a BigBluemachin (enfin Zoom quoi).
Au fait, juste pour être sûr :
tu n'es toujours pas essentielle ?



*Bon les amis.
On ne comprend pas les consignes du
ministère : présence de demi-groupes
par tranches de deux, en fonction de la
pleine lune à 70% des capacités
maximales des salles.
On sait que le distanciel c'est toujours la cata, mais
n'hésitez pas à continuer. Mais aussi à reprendre en
présentiel.
Enfin bref.
Vivement qu'on ait une ministre.*

Chère Université,
Comme on a changé 6 fois l'organisation des cours depuis
septembre, et qu'on retrouve des lettres de suicide dans
les copies de partiel, j'accueille moyennement bien le flou.
J'avoue.
Nous avons inventé le démerdentiel en attendant Godot.
C'est mieux que rien.



Alors bon, les amis.

*On est content de revenir en présentiel
(le distanciel c'est toujours la cata,
hein)*

*Mais bon, flûte. On a équipé les salles avec de la visio,
des caméras, des logiciels tousa,
et ça a coûté cher, donc faudrait s'en servir...*

*Donc ceux qui veulent fait du distancialoprésentilisme
(É que s'apelerio « hybride ») en enregistrant les cours,
faites donc ça.*

Mon admirable Université,

Alors en fait non.

**Tant qu'on ne sait pas quoi faire pédagogiquement de la
distance, je n'en veux pas. Personne n'en veut en fait.
Les étudiants-salariés ont bon dos. On leur enregistre les
cours pour leur éviter de venir en cours, et après quoi ?
On leur envoie directement en salle au McDo pour qu'ils
puissent encore moins comprendre quoi que ce soit ?
Sur ce coup-là ma grande, c'est sans moi.**

2022
MARS

Les amis.

Je me disais un truc ce matin : les vacataires, même payés au lance-pierre, ça coûte cher en fait. Le train, la bouffe.

Et là, je me dis : mais attends, on a le distanciel ! Ça marche super bien le distanciel !

Alors voilà, les vacataires qui viennent de loin, ils font cours en visio !

Je sais, je suis géniale.

...

Je pense que tu as bu, mais ce n'est pas une excuse. Fais ce que tu veux, mais il n'y aura plus de cours en visio en licence. Les Master, why not, pour les intervenants pro dont on a cruellement besoin. Mais c'est tout.

Et comme d'habitude, on va se transformer en agence d'intérim pour trouver des vacataires-près-de-toi.

Tant qu'on les paye en dessous du SMIC et au bout de trois mois, tout va bien (sarcasme).



Les amis.

Holala, ça coûte cher le chauffage en vrai !

On a demandé au ministère de nous aider, mais ils ont dit (je cite) :

« Surtout pas, nous ne voulons pas entraver votre autonomie »

Vu qu'on est autonome (sauf pour l'argent...), je me suis dit : les étudiants restent au chaud chez eux, ils payent eux-mêmes leur chauffage, et on fait cours en distanciel ! Mais si, vous savez, la solution pédagogique trop bien !

Ma fatigante Université.

Le seul avantage réel de la distance, c'est que je ne peux pas t'écraser ma main sur la gueule.

Pour le reste, on fera cours dans des vraies salles, en ayant froid, et en pensant à toutes les grandes écoles et les classes préparatoires qui doivent bien rigoler en nous lisant.

En fait, non. En fait, tout s'éclaire.

En 2020, tu nous as fait mettre le doigt dans un engrenage, sans avoir de solution de repli.

Les cours à distance « faute de mieux » et de « rustine » se multiplient et se banalisent, alors qu'aucune démarche pédagogique d'ensemble n'accompagne tout ça.

Tes locaux sont dans un état lamentable,
les passoires thermiques se solutionnent
avec des suicides pédagogiques,
dont TOUT LE MONDE a conscience,
même les défenseurs du « sous certaines conditions,
les cours à distance ça peut marcher ».

Ça commence à sentir le cramé ma chère.
Et si le prochain présentiel,
c'était pour occuper les murs ?
Les murs auxquels nous tenons et qui nous tiennent.
Ceux qui rendent possible l'enseignement.
On fera du distanciel quand on saura pourquoi
et comment.
En attendant, on reste là.

Fongor Thémistècle, Homo Academicus

*Fongor fait ce qu'il peut, sur le pont et dans les soutes
d'un gros paquebot de l'enseignement supérieur.
Il écluse par gros temps, trimballe son syndrome du
survivant, écrit des choses que personne ne lit.
De temps à autre, il veille à ne pas être un mouton de manière
trop évidente. Mais ce n'est pas facile tous les jours.*

**JUSTE POUR
ÊTRE SÛR**

**TU N'ES
TOUJOURS PAS
ESSENTIELLE ?**

Ne me quitte pas

Sur l'air éponyme de Jacques Brel

Ne me vire pas
Il faut publier
Tout peut s'publier
Qui s'écrit déjà

Oublier le temps
Des recherches dues
Et le temps perdu
A chercher comment
Publier ces leurres
Qui usaient parfois
A coups de renvois
Le temps d'reviewer

Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas

Moi je t'apport'rai
Des larmes de nuit
Passées à chercher
Ce qu'on ne trouve pas

Je courrai la terre
Cherchant le trésor
Pour remplir l'rapport
De l'année dernière

J'écirai tout d'même
un article par mois
un programme par mois
un tweet par semaine

Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas

Je recopierai
Des idées sensées
Qui traînaient par là

Je republierai
De ces travaux-là
Qu'on a lus deux fois
Qu'on a oubliés

Je te cacherai
La fois où la loi
M'avait démasqué
De triche, accusé

Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas

Je sentirai l'vent
Amener l'argent
Des nouveaux sujets
Qu'on croyait fumeux

Il suffit d'choisir
Toujours chaque
année
Ce qui donne le blé
Pour l'dossier remplir

Et si tu viens voir
Ce qu'on produira
Le jour et le soir
On n's'arrêtera pas

Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas

Je vais publier
Et plus rechercher

Je resterai là
A te supplier
Enfin de m'ouvrir
La porte des TDs
Le poste d'avenir

Laisse-moi revenir
Un parmi le nombre
Je s'rai ton larbin
Le parfait pantin

Mais
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas
Ne me vire pas

Claude

*Entrée dans le métier d'enseignante-chercheuse au temps lointain
avant les appels à projets et la bibliométrie, observant consternée
le parcours imposé aux jeunes qui veulent y entrer maintenant et
se disant qu'elle n'aurait pas tenu le coup*

Réfus de la Rancœur

Chers animateurs du *Dictionnaire amoureux*,

Dans un premier temps l'idée d'écrire m'a emballé. Mais à la réflexion c'est plutôt de la rancœur que de l'amour que j'aurais actuellement à exprimer, ce dont j'essaie de me protéger plutôt par l'indifférence que par le défoulement. Alors, grand merci de cette proposition qui me touche vraiment, mais je ne crois pas que je vais accepter...

Je vous embrasse,

PS : En outre, j'en suis à me dire que ce serait bien trop d'honneur qu'un handicapé parle du handicap.

Hugues Constantin de Chanay

*Assemblage animal de molécules.
Ex-professeur à l'université Lyon 2.
Longues études universitaires,
courte carrière professionnelle,
sclérose en plaques,
handicap,
(d)éjection.*

Le Rouge et le noir du Rouchnyk

Дорога подруго моя,
Доля вела нас одну до одної...
Гралася кольорами,
Але обрала головні –
Червоний та чорний,
Кольори «Рушника» –
Пісні про життя наше:
«Червоний – то любов,
А чорний – то журба».

Країно моя
Постелила цей рушник,
Немов шлях до тебе,
Проводила мене
Чорним –
Полум'ям та смертю
Та червоним –
Любов'ю та
Снагою до життя.

Але не знала я,
Подруго моя,
Що ти чекаєш,
Що готова
Воїтелькою світу
Пригорнути та захистити.
Й ось він, твій чаклун
Червоного та чорного –
Стендаль...

Нехай
Це тільки назва
Одного з твоїх храмів,
Але там
Знайшла я знову
Свій рушник,
Розшитий
Головними
Кольорами долі...

Євгенія Бондаренко

Українська біженка, лауреат програми ПАУЗА. Вона, очевидно, залишила все в попелі минулого: свій дім, своїх друзів, свої мрії, стіни своєї Alma Mater... Але завжди прагне повернутися і жити знову, як фенікс, щоб знайти всю свою землю, поранену, але не підкорену.

*L'autrice de ce poème remercie sa traductrice,
Valeriia Nikolaienko, pour le chemin
parcouru du texte ukrainien à sa version
française*

Université chérie,

Le destin nous a conduites l'une à l'autre...

En jouant avec les couleurs,

Mais je n'ai choisi que les principales

– Le rouge et le noir,

Les couleurs du « rouchnyk » [voir encadré] –

De la chanson racontant l'histoire de notre vie :

Le rouge est pour l'amour,

Et le noir est pour le chagrin.

C'est mon pays

Qui m'a déroulé ce rouchnyk

Comme un chemin vers toi,

Il m'a vue partir

Avec le noir

– La couleur de la flamme et des morts –

Et avec le rouge

– La couleur de l'amour et

De la soif de vivre.

Mais j'ignorais,
Mon Université chérie,
Que tu m'attendais,
Que tu étais prête,
Comme un guerrier de la lumière
Pour m'embrasser et me protéger.
Et le voici, ton sorcier
Du rouge et du noir
– Stendhal...
Tant pis si
Ce n'est qu'un nom
D'un de tes temples,
– Mais là
J'ai retrouvé
Mon rouchnyk,
Brodé
Des couleurs principales
De mon destin...

Ievgenia Bondarenko

*Réfugiée ukrainienne, lauréate du programme PAUSE.
Elle a apparemment tout laissé dans les cendres du passé, sa maison,
ses amis, ses rêves, son Alma Mater...
Elle aspire toujours à revenir et à revivre comme un phénix,
retrouver toute sa terre, blessée mais jamais soumise.*

Les couleurs du rouchnyk

La rime fait référence au mélange associatif de deux chansons symboliques ukrainiennes qui tournent autour du symbole du rouchnyk. Il s'agit d'un artefact du folklore ukrainien, une serviette brodée, considérée comme un objet sacré et que les parents (généralement les mères) donnaient à leurs enfants en gage de séparation, avant un voyage important, ou leur mariage. Les couleurs de cette broderie avaient des significations spécifiques. Dans les vers cités, le rouge représente l'amour et le noir est un symbole de profonde tristesse.

Seras-tu là ?

Sur l'air éponyme de Michel Berger

Et
Quand les BRAV-M
Viendront cogner
Tout près de nous
Nous rendre fous
Seras-tu là ?

Pour
Les réfugiés
De pays pauvres
Inhabitables,
Inoubliables
Seras-tu là ?

Voudras-tu suivre
Là où je vais ?
Sauras-tu dire
Le plus mauvais, l'illibéral,
La loi qui nasse, l'incertitude
Regarde-les, nos ennemis,
Dis-moi que oui, dis-moi que oui

Quand les préfets
Riront en cour,
Quand les faubourgs
Seront blessés
Seras-tu là ?

Pour
Nos libertés
Et nos idées
Que l'on rêvait
Que l'on voulait
Seras-tu là ?

Pourras-tu suivre
là où je vais ?
Sauras-tu dire
Le plus mauvais,
l'autoritaire,
la loi qui casse,
les turpitudes
Regarde-les, nos ennemis,
dis-moi que oui, dis-moi que oui.

Suzon

*Dans le métier d'universitaire depuis longtemps, effrayée de voir la
glissade illibérale renverser si facilement les murs de l'université*

Solitude

Chère Université,

Je t'aime et tu m'as donné beaucoup de connaissances, ainsi que les diplômes qui vont avec. Je suis fier de ces diplômes à ton nom, mais il semblerait que tu n'en sois pas aussi fière que moi...

Chaque fois qu'il m'en a été délivré un, j'ai appris par hasard, et avec plusieurs mois de retard, qu'il était prêt à m'être remis, et j'ai dû aller le chercher dans un bureau délabré et anonyme, auprès d'un personnel administratif que l'octroi du plus grand accomplissement de ma vie semblait surprendre dans ses activités quotidiennes...

Je suis fier de ces diplômes et j'aimerais pouvoir partager cette fierté. Mais je me sens très isolé dans ce projet, contrairement à mes collègues qui t'ont quittée prématurément pour une école d'ingénieur. Je serais ravi, comme beaucoup des anciens qui sont passés par tes bancs, d'apporter ma pierre à ton édifice, de porter

haut tes couleurs avec mes anciens camarades dans une association d'anciens élèves, de recommander chaudement à mon employeur des étudiants qui ont suivi le même parcours que moi, de participer avec eux à une grande fête pour la remise de leur diplôme. D'autant que tu es celle qui accueille tout le monde, dans le monde entier, et aussi ceux qui n'ont pas d'autres choix : nous t'en sommes d'autant plus redevables, et nous le savons. Tu possèdes déjà le plus grand réseau de gens de bonne volonté, il te suffirait de les reconnecter...

D'autant plus que, je le sais pour avoir partagé des cours avec elles, tu n'as rien à envier en termes d'excellence de l'enseignement à ces « écoles » qui te font concurrence. Mais tu sembles faire ta timide et refuses à tes anciens étudiants la gloire que tu pourrais leur offrir. Université, tu es grande. Montre-le.

François Durant

*Diplômé du Master Électronique, Électrotechnique,
Automatique et Traitement du Signal de PHITEM
– et fier de l'être*

**LOIN DES YEUX
LOIN DU COEUR**

**DANS
L'ORGANIGRAMME
JE T'AI**

PERDUE DE VUE

Trahison

Mon université...

Je t'ai aimée à 19 ans, avant même de te connaître... Je me destinais à la recherche, que je voyais comme une aventure extraordinaire, où j'aurais à explorer un monde inconnu et plein de défis, flamberge au vent avec une bande de mousquetaires partageant ma passion. Je trouvais normal de pouvoir bénéficier de tout le savoir accumulé par nos prédécesseurs, dispensé par des enseignants que j'adorais. J'ignorais totalement tout ce qu'il faut de volonté, de patience, d'intelligence, d'amour obstiné de la rigueur et de la précision, d'attention désintéressée aux autres, pour construire les conditions de l'émergence de concepts nouveaux, de la preuve de leur pertinence, et de leur partage au plus grand nombre. Mais j'étais sûr qu'il existait un lieu magique où des apprentis-sorciers prenaient des risques pour édifier la science et aidaient les plus jeunes à apprendre à jouer avec eux, et j'étais prêt à tous les sacrifices pour en franchir le seuil.

Je suis venu vers toi par amour de la pureté, de la beauté et de la simplicité (ah, mes chers professeurs de mathématiques, quelle trace vous avez laissée sur des générations d'élèves comme moi, en leur enseignant l'élégance de la démonstration d'un théorème... après avoir goûté pareille émotion, comment vouloir s'abaisser à autre chose que la théorie la plus pure possible?). Tu m'as laissé approcher cette pureté. Mais tu m'as aussi enseigné le plaisir bien plus subtil et voluptueux de la complexité. Tu m'as fait aimer, autant que la pureté de certains outils mathématiques, le flou consubstantiel aux sciences de la vie et à la médecine. Oui, tu m'as séduit.

Tu m'as offert le fruit des applications possibles de la science, et j'ai passé le reste de ma vie à vouloir y mordre encore et encore... Tu as fait naître pour moi des éclairs entre des disciplines aussi différentes que les mathématiques, la médecine, l'informatique, la physique, la biologie, les sciences humaines et sociales et bien d'autres encore, et j'ai voulu moi aussi jouer avec ce feu, au risque d'y brûler mes ailes. Tu m'as donné le vertige en me faisant danser sur ces lignes de crête interdisciplinaires. Tu m'as appris que pour y parvenir, il faut savoir se faire aider par des collègues issus d'horizons complètement différents du sien (et les aider en retour), apprendre leur langage et

développer la politesse du regard et de l'écoute, qui permet de respecter des modes de pensée radicalement différents du sien.

Tu m'as accueilli en ton sein en me faisant découvrir la générosité de mes aînés, capables de dépenser des trésors d'énergie et de créativité pour me construire un poste et me permettre d'inventer à Grenoble mon projet scientifique. Cet exemple de solidarité intergénérationnelle est l'un des plus beaux cadeaux que j'ai reçus, et par la suite j'ai tenté de m'en montrer digne en mettant moi aussi le pied à l'étrier pour mes plus jeunes collègues. Mais s'il était pensable il y a quelques dizaines d'années de recruter un jeune chercheur à 27 ans, c'est désormais quasi-impossible, et je souffre de voir la galère que tu imposes à tes jeunes prétendants avant de leur ouvrir ton cœur.

Je t'ai partagée avec plaisir avec tous tes amoureux, mes frères et sœurs en science : quel bonheur de t'inventer à plusieurs en tâtonnant, en rêvant ensemble, en réussissant parfois... et en prenant bien plus souvent des râteaux mémorables ! Les trois mousquetaires du début sont devenus ce qu'on appelle un « laboratoire », c'est-à-dire en fait une joyeuse bande qui n'obéit qu'à un seul maître, le plaisir de la découverte et de la transformation d'une

feuille blanche en concepts et outils utiles à la science et aux patients.

Mais tu as aussi une face sombre. Pendant des années, je me suis voilé la face pour ne pas décrypter les signes évidents de ta trahison de la déontologie universitaire, fondée sur l'égalité de toutes et tous, et sur un dialogue respectueux et attentif. Cette déontologie devrait être le socle de notre bien commun le plus précieux, la confiance partagée dans nos institutions académiques. Ta gestion de ton « initiative d'excellence » m'a forcé à regarder la réalité en face : la déontologie est devenue pour toi la cinquième roue du char de l'excellence...

Et si je t'ai partagée, oui, avec plaisir, avec tous tes amoureux, mes frères et sœurs en science, je dois l'avouer : je t'ai aussi haïe pour nous avoir trahis en te vautrant sans complexe dans la couche des hypocrites. Tu t'es soumise à leur joug et à leurs jeux malsains, tu leur es désormais livrée pieds et poings liés. A la danse des étincelles conceptuelles, tu préfères les contorsions nécessaires pour séduire ceux qui détiennent les cordons d'une chiche bourse dont tu quémandes des miettes. Pour leur plaire, tu rends ton vrai visage méconnaissable sous le fard criard de l'excellence et de tous ses bidulex. Pour mieux t'asservir, ils t'ont

déclarée « autonome », et tu as feint de croire que tu l'étais, alors que tes souteneurs restent les véritables maîtres de tes maigres ressources et de tes moindres mouvements, et exigent de toi d'année en année un meilleur rendement en matière grise. A l'évidence d'une université où toutes les disciplines sont les bienvenues et jouissent des mêmes droits et des mêmes devoirs, tu as préféré une unité de façade où certains sont plus égaux que d'autres, et méritent une « personnalité morale » que tu refuses à d'autres. Si science sans conscience n'est que ruine de l'âme, que dire d'une université sans déontologie, où les puissants violent en toute impunité et dans un silence aussi pesant que honteux les règles élémentaires qui t'ont fondée jadis, piétinent leurs victimes sans un mot de regret et encore moins d'excuse, même quand leurs manquements sont confirmés par des instances déontologiques ou condamnés par un tribunal, et qualifient de simples « vices de procédure » les « erreurs ou fautes » que les instances déontologiques les invitent à reconnaître ?

Ma génération n'a pas su empêcher des apparatchiks de plus en plus hypocrites et nombreux de sécréter une gangue sans cesse plus épaisse, qui t'étouffe. Mais tu n'es pas condamnée à piétiner éternellement dans les chaînes et la fange. J'espère que

les jeunes générations sauront te libérer, retrouver le goût de la *disputatio*, la simplicité d'une université qui n'aura plus besoin de se déclarer intégrée car elle le sera véritablement, et te refonderont sur le socle déontologique dont on t'a privée.

Je t'ai aimée à 19 ans, avant même de te connaître... Au seuil de la retraite, après tant de nuits volées à d'autres amours pour te servir et te rêver, malgré tes trahisons, je t'aime encore passionnément. Au-delà du raisonnable...

Philippe Cinquin

Professeur à l'Université Grenoble Alpes, victime de la violation par les plus hautes autorités de l'UGA du principe d'impartialité. Les recommandations des autorités déontologiques ne seront pas mises en œuvre... Machiavel a encore toute sa place à l'université, voir [Le prince à l'université française](#) sur le blog Mediapart.



U niverse, elle...

Qu'est-elle ? Qu'es-tu, ma celle, ma diverse, ma nacelle, mon univers, mon unibelle, unibelle comme un jour sans fin ?

Mon Université...

Université, Univers-cité, cité dans l'Univers, site Universaliste, où débattre, réfléchir, apprendre, comprendre et inventer à têtes chercheuses multiples est une Utopie nécessaire,

Université-Utopie, U-toupie, Utopies circulantes, U-toupies des paroles qui tournent à toute vitesse, s'échangent, se confrontent et s'assemblent, et font naître des idées, sidérantes et belles, qui voyagent sans fin vers de nouveaux Univers !

Université-Univers, encore,

Université Unique, Unissante, Unifiante, faite pour Unir et fédérer des intelligences, et non pas les

soumettre, ni les mettre au pas de l'oie, au pas de course, au pas d'ordres et d'injonctions faussement rationnels mais bel et bien sclérosants,

Et pas

Université Uniformisante, Uniformisant les pratiques pour mieux mettre les individualités en opposition et en concurrence, merdre de merdre !

Et pas

Université Ubu, Ubuesque, Ubusante, Usante à force d'être Ubuesque, appelant à faire des projets mais jamais à réfléchir ensemble, mitant les collectifs, accumulant à l'infini les pertes de temps, sclérosant les imaginaires et les capacités à réfléchir, à penser et à chercher librement,

Université Ulcérante, Urticante, de plus en plus souvent, pour de plus en plus des siennes et de plus en plus des siens,
Université Usante, Urticante, Ulcérante, Ubusante, et toutes ces sortes de choses, merdre de merdre !

Mais ne nous emballons pas !

Et plutôt, voici l'envoi final :

Universalisante, Utopique, Unique, Utile, tellement,
Usée, jamais, malgré tout,

Toujours en mouvement, en tensions, en recherches,
comme Ulysse, maître absolu des intelligences
voyageuses,

Voilà comment nous Umaginons notre Université,

A nous de la réinventer, Ultime Utopie Unanime,
Urgente infiniment, et finalement pas si Uloignée
que ça, à portée de nos Usprits combatifs,

Pour la rendre Uternellement telle que nous la
désirons : Univers, Celle, Universe, Elle, Unie vers
l'Universel...

Jean-Luc Schwartz

*Jeune vieux chercheur, qui a peu à peu compris la beauté et la
lourdeur du travail universitaire, et qui croît et croira indéfiniment
à l'importance du débat et de l'intelligence collective...*

PEUT-ÊTRE
AURIEZ-VOUS
DÛ
RÉSISTER
DAVANTAGE

Vénale ?

Chère université,

Je t'écris des années 2000 ; du jour où j'ai découvert sur un mur du campus de Grenoble le slogan « L'éducation n'est pas une marchandise ». L'affiche m'avait frappée parce qu'elle donnait soudain une vie réelle à un pamphlet que j'avais lu et dont j'avais du mal à imaginer, dans ma naïveté, la portée. Raoul Vaneigem écrivait en effet, dans son *Avertissement aux écoliers et lycéens* (1995) :

« En décembre 1991, la Commission européenne publiait un mémorandum sur l'enseignement supérieur. Elle y recommandait aux universités de se comporter comme des entreprises soumises aux règles du marché. Le même document exprimait le vœu que les étudiants fussent traités comme des clients, incités non à apprendre mais à consommer. Les cours devenaient ainsi des produits, les termes "étudiants", "études", laissant place à des

expressions mieux appropriées à la nouvelle orientation : "capital humain", "marché du travail". En septembre 1993, la même Commission récidive avec un Livre vert sur la dimension européenne de l'éducation. Elle y précise qu'il faut, dès la maternelle, former des "ressources humaines pour les besoins exclusifs de l'industrie" et favoriser "une plus grande adaptabilité des comportements de manière à répondre à la demande du marché de la main-d'œuvre". »

En européiste convaincue, déplorant comme on le disait alors « que l'Europe économique se fasse avant l'Europe sociale », je continuais de croire que les choses pouvaient s'arranger. C'est sans doute le propre des privilégiés d'avoir cette force de croire que tout peut aller mieux – d'avoir le temps d'attendre que tout aille mieux. Je t'écris de cet endroit de mon cœur où j'ai commencé à douter du monde et à lutter.

Je t'écris de l'IEP de Grenoble, ou peut-être de la fac voisine où, un jour d'ennui, j'ai passé la porte d'un cours de philo (aujourd'hui, peut-être me faudrait-il un badge), où, un jour d'errance de septembre, j'ai entendu une jeune prof dire : « Je ne suis pas une assistante sociale » en ouverture de son

cours ; je t'écris depuis le fond du fossé de la chance où j'ai brutalement été propulsée par ces mots : celui qui séparait le monde de la fac et celui des grandes écoles. En Belgique, d'où je viens, cela n'existe pas – mais il y a tant d'autres moyens de tirer les mauvaises cartes.

Je t'écris de plus loin encore, du temps d'Erasmus, fantasmé qui sait, du temps de la circulation des esprits et des connaissances, et que j'ai touché du doigt pendant mes années de bourlingue intellectuelle : je t'écris de la gare où j'ai laissé mes parents pour partir en Angleterre en Erasmus ; des salles de cours anglo-saxonnes où l'on nous faisait nous poser des questions au lieu d'y répondre *ex cathedra* avant nos curiosités ; je t'écris de la colocation de Bologne, de cette auberge non pas espagnole mais presque, partagée avec dix étudiants venus de Sicile, de Sardaigne, de Catalogne, de Berlin, d'Isère ; je t'écris des salles de cours italiennes où suggérer que le prof donne des copies de son livre plutôt que de nous le faire acheter me valut des regards assassins ; je t'écris du campus de Grenoble où j'ai côtoyé des gens du monde entier pendant plus de 10 ans. Je t'écris nourrie de tous tes lieux, de toutes tes étrangetés, de toutes tes bizarreries intellectuelles circulant et se fécondant – je t'écris de ce rêve que je n'ai jamais cessé de nourrir, où

ceux qui prennent le temps de se rencontrer ont des idées plus vastes qui ne peuvent rendre le monde que meilleur ; je t'écris, au fond, depuis la Rencontre, et son corollaire, l'Émancipation.

Je t'écris de l'IEP de Grenoble, où le premier prof à qui j'ai proposé la première mouture de mon sujet de thèse – la transformation du langage de l'enseignement supérieur selon les codes managériaux – m'a benoîtement répondu : « Vous ne pouvez pas dire qu'il existe une marchandisation de l'université ». Je t'écris du bureau de cet autre prof, Christophe Bouillaud, qui deviendra mon directeur de thèse, compagnon fidèle d'une aventure intellectuelle passionnante, qui contournant l'obstacle me proposa d'étudier les protestations qui dénonçaient mon objet d'inquiétude.

Je t'écris du World Education Market, visité pour les besoins de ma recherche, où une femme de Singapour, me tendant d'un geste presque lascif sa carte de visite, m'expliqua d'une phrase très simple le sujet du panel où je venais d'arriver en retard : « Basically, it's *How to make more money out of it* », traumatisant pour le reste de la journée mon pauvre petit cœur naïf. Je t'écris de ce weekend de foire au boudin où se côtoyaient entreprises de tests par

ordinateur, conférences de recteurs, éditeurs de manuels, de revues scientifiques, de programmes informatiques, prestataires publics et privés tous moins préoccupés d'émancipation que de business plus ou moins juteux ; je t'écris de cette époque où les européens pensaient se sauver de la mondialisation en misant tout sur l'économie de la connaissance.

Je t'écris des années « forums sociaux » : on disait « Un autre monde, une autre éducation est possible », en Europe on défilait à Florence, Paris, Londres, Berlin (tout avait commencé à Porto Alegre au Brésil) ; je t'écris de nos rires de manifs : un étudiant en costume trois-pièces, coincé dans un chariot de supermarché, était poussé dans le cortège par un autre ; on ne pouvait pas croire que c'était ainsi qu'il faudrait un jour, comme aux États-Unis, acheter son diplôme – et aujourd'hui, toi, tu en penses quoi ? Tu rêves à ça ? Tu rêves à quoi ?

Je t'écris des réunions de syndicalistes étudiants européens, de cet endroit où j'ai pris conscience de la particularité de nos systèmes d'Europe de l'Ouest, des mains que tendaient les étudiants de l'Est vers des systèmes privés, privés qu'ils étaient d'enseignement public ; je t'écris de ma prise de conscience de ce fossé entre un monde où les systèmes d'apprentissage sont

construits en commun pour être redistribués (d'un monde où les choses peuvent être données) – et un monde où leur accès reste à acheter, à voler, à payer ; je t'écris de ma conscience réveillée de super privilégiée de cette planète, d'être née dans un pays doté de services publics.

Je t'écris de la conférence internationale, très *modèle quantitatif*, où un chercheur s'est gentiment moqué de moi : il s'étonnait que je cherche à comprendre pourquoi les valeurs humanistes perdaient du terrain face à des politiques publiques d'enseignement supérieur partout inspirées des mécanismes du marketing (*marketer* : mettre sur le marché) – comme si cette question était *irrelevant*, résolue d'avance dans notre monde ; pourquoi, pour quoi, fallait-il lutter ?

Je t'écris de notre défaite, celle que j'entends se dire, à mots couverts, à mots découverts, à mots signés, à mots anonymes, à mots d'amour, de haine, d'amour blessé, quand je reviens vers toi, chère université, quinze ans après notre séparation. Et quand je dis notre défaite, c'est autant la tienne que la nôtre, car nous, qui faisons, qui faisons l'université, nous sommes toi, et si nous souffrons, c'est toi qui souffres. Glorieuse et brillante médaillée internatio-

nale des classements de toutes sortes, tu cours en avant ignorant les blessures de tes membres, condamnée fuyant pour échapper à sa douleur sur la piste d'un infini paradoxique.

Pourtant je t'écris de loin, des dernières années du XX^e siècle, quand j'ai passé tes portes pour la première fois aux Facultés universitaires Saint-Louis de Bruxelles ; je t'écris de cet endroit intouché de mon cœur où j'ai tout appris, c'est-à-dire qu'on pouvait apprendre tout, que tu étais l'assemblage à la fois savant et imparfait d'êtres qui se posaient les questions les plus abscondes, les plus importantes, les plus « inimportantes », les plus inattendues, sans faiblir, analysant la littérature, la société, l'histoire, les nombres, la matière, la langue, plongeant sans relâche au fond du puits sans fond de la science et remontant à la surface pour dire : « Elle est bonne ! » – incitant qui voulait à plonger.

C'est, oui, avant tout, du souvenir intouché de ce cri que je m'adresse à toi, car je reste persuadée que ce cri-là, de qui veut savoir, de qui trouve, de qui à l'autre dit « Regarde », reste intouché aussi dans ton cœur, et que si tu, par toutes tes bouches, le chantais, nous te retrouverions. Je t'écris, les yeux fermés, dans la chanson de ta voix, qui n'a pas d'âge ou alors si

lointain pour nous pauvres mortels européens. Je t'écris chantant dans la voix de mes 20 ans, avec tous ceux qui ont 20 ans et vers toi viennent chercher des réponses, ou simplement la formulation juste de leurs questions. Je t'écris, je te murmure, dans le chantonnement serein de mon cœur, qui résonne encore dans d'autres cœurs trahis, qui résonne sous l'absurdité technophile, dessous l'omnivore marché, ignorant l'aveugle concurrence, qui résonne en sourde résistance.

Et toi, que feras-tu ?

Écouteras-tu les murmures magnifiques ?

Geneviève Eva Genicot

*restée chercheuse de sens dans l'autre métier qu'elle s'est choisi,
de romancière et de poète*

Tu t'es cru chez Walt Disney ?

Sur l'air bien connu « Libérée, délivrée »

J'ai lu hier sur ton site Internet
Que t'es ancrée dans ton territoire
Cet été t'es bien placée dans le classement de
Shanghai
Tu es fière de tes ANR, de tes *ERC grants*
Tu es RSE
J'ai pas bien saisi

Tu as des labels structurants
Tu développes tes axes d'excellence
Tu améliores tes politiques
De recrutemeeent

Consternée, affligée
J'suis lasse de ta com bidonnée !
Énervée, agacée
Besoin de secouer le cocotier !

Qu'est-ce qu'il vous faut ? Des vacataires pas payés ?
Errants dans l'ESR
Mais jusqu'où allez-vous
tout accepter ?

J'ai vu dans ta newsletter
Dématérialisée
La photo du chercheur de l'année
L'excellence il a gagné

J'ai bu les paroles des RH
Sur ma QVT supposée
Ils veulent accompagner ma carrière...
Mais j'veux paaaas !

Consternée, affligée
J'suis lasse de ta com bidonné-é-é !
Énervée, agacée
Envie de secouer le cocotier !

Nous voilà !
Oui on est là !
Dirigeant l'ESR ?

J'ai pas mis ton logo à la fin de mes mails
A ta jolie fondation je ne donnerai pas un rond
Ta charte graphique je l'ai pas du tout respectée
– Mais j'ai craqué j'ai acheté
Ton 4 couleurs tout doré !

Libéré.e.s délivré.e.s
Désormais plus rien ne nous arrête !
Libéré.e.s, délivré.e.s
Plus d'Isite et plus d'Idex !

On est là !
Comme on l'a rêvééééé !
Chez nous dans l'ESRRRRR,
Le gel des postes n'est pas l'prix de la liberté

Pénélope C.

*Plus toute jeune enseignante chercheuse, parfois désespérée, souvent
énervée mais toujours bien lunée !
Elle attend avec impatience que l'on secoue le cocotier.*

**AU 7^E CIEL
DE SHANGHAI**

**TU RESSENS
QUOI**

**DANS TES
PERSONNELS ?**

Classé eXcellence

Mes chers enfants, vous qui avez choisi de vous consacrer à la recherche et à l'enseignement supérieur publics,

Mais quelle mouche vous a piqués ? Rassurez-moi ! Vous ne croyez quand même pas à ces balivernes d'excellence, que vous répétez en chœur et mettez à toutes les sauces ? Si vous êtes venus à moi, l'Université, ce n'est pas pour ânonner docilement tout ce que vos gouvernements veulent entendre ? Vous avez quand même un tout petit peu compris l'ambition inscrite au cœur même de mon nom ? Vous mesurez la force d'attraction de cette dynamique irréversible visant à organiser la communauté de tous ceux qui veulent répondre à leur vocation d'améliorer la compréhension par tous de « tout ce qui tourne autour de nous » ? Vous avez bien conscience d'être à la fois les héritiers de tous vos prédécesseurs et des relais essentiels dans cette aventure humaine dont la version européenne est née au temps des cathédrales ? Comme les bâtisseurs de ces dernières, vous ressentez

au plus profond de vous l'orgueil de servir un projet qui vous dépasse, vous avez l'espoir légitime que vos contributions seront des pierres qui renforceront et élèveront l'ouvrage collectif... mais vous savez aussi que c'est à pas de fourmi que l'on avance dans un tel projet, ce qui devrait vous rappeler constamment à l'humilité ? Alors, réagissez, bon Dieu !

Bon, vous êtes ma chair et mon sang, et je sais les sacrifices que vous consentez pour vous rendre dignes de cette aventure collective. Mon affection vous est donc acquise... ce qui me permet de vous parler aujourd'hui franchement : je n'en peux plus de vous entendre parler d'excellence à tout bout de champ ! Assez ! L'excellence ne se décrète pas, ne se mesure pas, ne se marchande pas !

Au début, j'ai trouvé plutôt amusante, et conforme à l'image que j'avais de lui, l'initiative d'un président de la République aussi tourbillonnant que superficiel, de lancer un « grand emprunt » pour des « investissements d'avenir ». Je pensais que le monde académique se gausserait du pléonasme (a-t-on déjà lancé un investissement « pour le passé » ?) et du fantasme bien freudien (mais si français !) de grandeur. Puisque la recherche est tournée vers le futur, il est bien normal que ce soient nos enfants qui paient nos petites et grandes lubies actuelles, non ?

C'était fin 2009, et depuis, les « Programmes d'Investissement d'Avenir » (surtout, ne pas oublier les majuscules !) se sont succédé, et avec eux les promesses de milliards pour la recherche, l'affirmation de son caractère stratégique, et en conséquence, les engagements de renforcer l'attractivité du métier d'enseignant-chercheur, de créer des emplois dans la recherche publique, et de hausser la part de cette dernière dans le budget de la nation, pour la rapprocher de la part qu'y consacrent les nations qui prennent vraiment au sérieux la recherche. Je n'avais aucun doute que vous, qui vivez au cœur du système académique, ne vous laisseriez pas prendre à ces mirages, et décoderiez facilement leur caractère fictif.

Cela aurait dû vous être d'autant plus facile que l'exécutif a décidé de faciliter l'identification de la supercherie en utilisant pour tous les gadgets qu'il inventait le même suffixe : « ex » (permettant aux initiés de reconnaître immédiatement l'excellence, car manifestement sans cela on courrait grand risque de ne pas l'identifier...), et de souligner le trait en généralisant les notions de « grand » et « d'expérimental ». La créativité française s'est alors déchaînée, et à défaut de compenser la baisse de l'effort réel de la nation dans ce domaine, l'inflation a fait exploser les nouveaux « excellents » concepts : « initiative d'excellence », « laboratoires d'excellence »,

« équipements d'excellence », « filières d'excellence », « stages d'excellence », « grand emprunt », « grands établissements », « établissements publics expérimentaux », etc. Et comme la mode passe de plus en plus vite, l'excellence elle aussi passe la vitesse supérieure et se déguise désormais en « stratégie d'accélération ».

Dans l'esprit de ceux qui vous gouvernent, grandeur et excellence sont très fortement corrélées. En effet, vos gouvernants pressés ne veulent ni prendre le temps de lire vos publications, ni faire confiance à celles et ceux qui les lisent. Il leur fallait donc une mesure de l'excellence, et le classement de Shanghai la leur offrait sur un plateau. Dès lors, la mission des chefs d'établissements universitaires était tracée : regrouper, regrouper, regrouper ! L'université, combien de divisions, comme aurait dit Staline ? Malheureusement, c'est le sens premier du mot division qui s'est imposé dans l'équation. Les universités « excellentes » sont devenues celles qui ont su le mieux masquer leurs divisions internes, fût-ce au prix d'acrobaties pathétiques pour créer une unité de façade. Combien d'établissements expérimentaux, destinés à devenir prochainement de « grands établissements », où les membres de « composantes à personnalité morale » continuent de se vivre comme appartenant à ladite composante, ignorant jusqu'à l'existence du grand établissement censé les avoir

« intégrés » ? Les statuts « expérimentaux » représentent des trésors d'imagination pour réussir cette magistrale opération de maquillage, qui permet de faire apparaître comme un seul établissement aux yeux de Shanghai des établissements qui revendiquent parfois fortement le maintien de leur identité précédente. L'expérimentation est alors un joli nom, qui permet de déroger aux principes d'égalité entre les membres de ce qu'on ose encore appeler « université ». Qu'il est loin, le concept d'*universitas magistrorum et scolarium* des origines, où l'université était conçue comme une corporation d'égaux !

À ma grande surprise, les équipes dirigeantes des établissements d'enseignement supérieur et de recherche se sont engouffrées comme un seul homme dans cette course à l'excellence auto-décritée. Où sont les discours enflammés des présidents d'université ou des présidents – directeurs généraux des organismes de recherche pour dénoncer la baisse régulière de leurs moyens récurrents, la perte des emplois de chercheurs, d'enseignants-chercheurs, d'ingénieurs et de techniciens, l'étranglement de leurs budgets par la non-compensation, par le budget de l'État, de l'évolution de la pyramide des âges de leurs personnels ? Chaque établissement espère conserver ses chances de compenser une partie des baisses de son budget réel par la manne des « investissements d'avenir », en

évitant de marquer sa réprobation à l'égard de la stratégie globale. Et tant pis s'il faut pour cela écraser le voisin : c'est son problème, il n'avait qu'à être plus excellent que nous ! J'ai notamment été frappée d'apprendre, parmi cent autres exemples d'auto-censure, que le premier ministre avait annoncé le 1^{er} février 2019, devant les directrices et directeurs d'Unité réunis solennellement par le CNRS pour fêter ses 80 ans, une augmentation « de 8% du budget la recherche en 2 ans ». Le président-directeur général du CNRS a choisi de ne pas réagir à cette énormité. Pourtant, la présence massive de ses directeurs d'Unité, devant le premier ministre et la ministre de la Recherche, lui offrait une opportunité exceptionnelle de rappeler au gouvernement la contradiction flagrante entre cette communication surréaliste et la réalité du budget alloué au CNRS. Ce budget lui imposait en effet de prévoir dans les trois années à venir une vague de suppression de 320 emplois de titulaires !

La véritable excellence reste modeste. Elle se construit dans la solidarité et la complémentarité, pas dans la compétition et l'exclusion. Elle est fille de la confiance et du temps long : aurions-nous des cathédrales aujourd'hui si elles avaient dû être construites en quatre ans ? Si les compagnons qui les ont conçues avaient dû établir à l'avance un budget

prévisionnel annuel pour l'achat des marteaux, pour les salaires des ouvriers, pour le convoyage des pierres ? Si ces compagnons n'avaient pas eu la confiance à long terme du prince qui les finançait ? Si ce prince ne leur avait pas laissé la liberté de choisir les techniques qui leur paraissaient les plus appropriées, de consulter et de faire venir à leur guise leurs pairs venus de toute l'Europe, et d'utiliser au mieux selon leur point de vue les ressources qui leur étaient confiées ?

Je fais un rêve... Mes chers enfants, allez-vous enfin réagir ? Montrez-vous digne de mon histoire multiséculaire, fondée sur le respect mutuel, l'entraide, la complicité, la confiance. Réveillez-vous, sortez de votre silence, documentez l'hypocrisie de ceux qui vous gouvernent, refusez de tomber dans le piège de la pseudo-excellence !

Votre mère l'Université,

*vieille et digne dame âgée de plusieurs siècles,
qui vous aime et vous chérit, et qui saigne de vous voir impuissants,
atterrée par la suffisance des hypocrites
qui prétendent la gouverner tout en l'étouffant,
et par la lâcheté des cœurs purs qui laissent faire*

DANS TES
COULOIRS

JE PHOTOCOPIE
MES LARMES

- FEUILLES
D'AUTOMNE

Y

ourself, do it : l'amour en kit

Chère Université, chère toi,

Hier j'ai craqué. Les larmes ont surgi au moment où je passais le seuil du bureau du directeur de mon UFR, personne autant sérieuse que bienveillante, pour lui dire que l'imprimante-photocopieuse ne marchait toujours pas. Au lieu de parler de la machine je n'ai pu que prononcer ces mots « Je n'en peux plus, je n'en peux plus, je n'en peux plus », et partir en courant cacher ma peine et mes sanglots.

Je ne pensais pas en arriver là, ni comme ça.

Pourtant, très vite après mes débuts comme jeune enseignante-chercheuse, j'ai compris que j'avais été recrutée grâce à ma thèse, certes, mais aussi parce que j'avais de bonnes qualifications en découpage-collage-photocopiage... à l'époque on utilisait des « transparents » pour projeter les documents sur rétroprojecteur aux étudiant.es et il fallait des ciseaux

et de la colle pour faire tout ça, et du temps pour les photocopies à distribuer. C'est le B-A-BA du bricolage, en anglais DIY, *Do It Yourself*, une dimension invisible du métier dont j'étais alors loin d'imaginer les proportions.

Vingt-cinq ans plus tard et une carrière dont l'exemplarité académique a été mise en avant par celles et ceux qui m'évaluent, qui plus est comme femme dans un monde où le plafond de verre continue à faire très mal à celles qui s'y cognent... ce serait donc une machine qui provoquerait mon effondrement ?

Que nenni ! Ces mots que j'ai proférés expriment les maux en série de l'université. Dans la touffeur d'un été grenoblois déjà bien entamé, où je tente de boucler des dossiers dans un bureau sans climatisation parce que l'université n'a pas su l'imposer dans le cahier des charges d'un bâtiment neuf où la température monte à 40°C (parfois dès le mois de mai), ces mots disent l'épuisement d'un.e enseignant.e chercheur.e en fin d'année universitaire. Quand tout le monde les croit en vacances alors qu'ils essaient, vaille que vaille, de préparer des cours renouvelés pour la rentrée à partager avec des étudiant.es toujours aussi formidables, de relire les chapitres écrits par leurs doctorant.e.s pour que les thèses avancent pendant la fermeture des locaux, et

avec toujours l'espoir d'un maigre espace pour arriver à écrire un peu de science pendant ce temps dit « libre » par les logiciels qui traquent désormais l'emploi de nos journées !

J'ai craqué parce que l'imprimante ne marchait pas depuis quinze jours. Par rapport à mes débuts les choses ont changé, celle-ci fonctionne désormais en réseau et il n'y a plus de personnel de proximité pour dépanner les soucis du quotidien. Il a été remplacé par un numéro qui ne répond pas, par une adresse « HELP@universiteXYZ.fr » où vous ouvrez un ticket pour recevoir ce type de réponse (je cite) : « Bonjour, il faut contacter le service repro au numéro qui est inscrit probablement sur l'imprimante, nous ne gérons pas ces dernières. Bonne journée, Cordialement, le service informatique ». Tous les collègues du couloir ont fait le même ticket d'ailleurs. Donc essayer de résoudre les choses soi-même en allant chercher une autre machine – puisqu'elles sont en réseau, se rendre compte après avoir descendu trois étages et traversé une cour qu'en fait la commande n'a pas été lancée par l'ordinateur. Refaire le chemin inverse sous le cagnard. Repartir avec les fichiers sur une clé USB. Faire à nouveau chou blanc parce que lesdits fichiers ne sont pas au bon format pour l'impression... Ressentir qu'on vient de passer une heure payée très

cher par le contribuable à faire quelque chose qui est en train de perdre tout son sens.

Tout faire et refaire sans raison, en faire toujours plus avec moins de moyens... L'autonomie des universités dans laquelle tu nous as entraînés sans crier gare s'est révélée un guet-apens absolu : tous les défauts de l'auto-organisation sans aucun de ses avantages. Jeune éprise de connaissance et de passion de transmettre, je n'imaginais pas à quel point notre relation serait unilatérale. Combien je donnerais et combien je ne recevrais pas.

Je n'en peux plus d'être la seule à tenir la perceuse et le marteau, d'écoper sans relâche des trous dans la cale de notre barque d'amour... je te quitte.

Écrit-on vraiment cela à quelqu'un que l'on a aimé si fort ? Je ne le crois pas. Pourtant les conflits autour des mauvais partages de charge mentale sont au cœur des conflits de couple... Quitte-t-on quelqu'un pour un abus de bricolage ? Pas plus ! D'ailleurs je suis toujours là, fidèle au poste malgré les remous, mais pour combien de temps encore ?!

Lauranne

Enseignante-chercheuse en SHS, dévouée à la cause de l'ESR depuis 25 ans, pour qui le contact avec les étudiant.es continue à donner tout son sens à un métier dont celles et ceux qui le gèrent comme des marchands de tapis accélèrent la disparition. Vive le savoir libre !

affinités électives

Ma chère Université,

Je voulais commencer cette lettre en te rappelant l'implication sans faille que j'ai maintenue pendant plusieurs années pour te rejoindre, puis avancer sur les pistes de réalisation que tu m'offrais. Je voulais poursuivre en te disant mon attachement, l'énergie que j'ai investie dans notre relation, les promesses que tu m'as fait miroiter, et que tu as parfois tenues. Je n'en dirai pas plus car cette trajectoire, cet investissement sont banals, partagés par la plupart de ceux qui t'ont courtisée puis accompagnée.

Tu m'as offert le terrain pour développer une longue carrière et gagner ma vie. Mais depuis quelques années tu me parais arbitraire, imprévisible, parfois irrespectueuse.

Pour te faire comprendre le trouble qui s'est insinué dans notre relation, j'ai cent anecdotes à

raconter, qui illustrent ces moments pénibles où tu m'as mis dans l'obligation d'agir sans trouver de sens à mon action. J'ai choisi le dernier en date, survenu il y a trois semaines. En organisant le repas entre les membres d'un jury de thèse, j'ai découvert ce formulaire qui nous présente le coût de ce déjeuner comme une dépense exceptionnelle que nous sommes censés justifier. Rendre compte d'une dépense est légitime mais pourquoi présenter comme exceptionnel le coût d'un évènement routinier ? Le contrôle est entièrement formel, non suivi d'effets. J'ai répondu à ta demande par des truismes – « évènement très très exceptionnel » et j'ai ajouté un zoologue libertaire russe décédé vers 1920 comme cinquième membre d'un déjeuner de quatre collègues. Ce qui ne t'a pas empêchée de valider la « dépense exceptionnelle ». Tu ne lis même pas les petits mots que tu nous demandes d'écrire.

Ma chère université, tu as laissé se développer en ton sein un fonctionnement bureaucratique arbitraire et dysfonctionnel. Et tu en deviens souvent incompréhensible. Tu as deux faces. D'un côté, tu restes l'instance magique, pourvoyeuse d'espoir, créatrice de savoir, qui veut réparer les fractures de la société et le pillage de la nature. De l'autre, tu es l'étouffoir, qui produit les avalanches de sigles qui ne font plus rire que nos collègues étrangers, qui empile

les procédures, les injonctions et les formulaires qui assèchent nos échanges et surchargent notre emploi du temps. Je me suis longtemps demandé d'où te venait ton obsession du contrôle. Mais si j'en crois David Graeber, cet anthropologue figure de proue d'*Occupy Wall Street*, il est partout, dans toutes les institutions et les entreprises, cet instrument qui fait de nous « des âmes scientifiques prisonnières d'un corps bureaucratique » et qui « écrase et fracasse l'imagination humaine » en incorporant la règle du jeu dans les actes et les objets quotidiens.

Mais quelle est cette règle que je dois suivre et ce jeu que je dois jouer ? Ces innombrables justifications nous rappellent à tout moment qu'il n'y a pas d'autre issue que d'être « réaliste ». La « réalité » dont il est question, c'est la maîtrise des dépenses, la concentration des moyens, la compétition de tous contre tous pour organiser la rareté des ressources, le « retour à l'équilibre » qu'on appelle ailleurs « plan social ». Et cette incroyable expression, « rendre des postes », qui s'est répandue pour désigner la suppression des emplois associés à une équipe. Rendre c'est restituer à un propriétaire. Quand un bien commun est perdu, il l'est pour tout le monde et n'est rendu à personne.

Chère université, cesse de nous piloter et pilote-toi toi-même. Cesse de nous évaluer, et évalue l'efficacité de tes politiques « darwiniennes ». Il faudra d'ailleurs réviser ton arithmétique de l'excellence et comprendre que lorsqu'une équipe fait deux fois moins avec quatre fois moins de moyens, elle est deux fois meilleure. Détourne ton regard des classements internationaux et ton attention des injonctions descendantes. Regarde ce que nous faisons déjà. Regarde vers le bas de la pyramide.

Jean-Pierre Chevrot

Professeur néo-émérite, persuadé que la « lexcellence », ce n'est pas sérieux, que la qualité ce n'est pas le contrôle, que la science ce n'est pas le business, et que c'est le collectif qui la porte

UNE ÂME SCIENTIFIQUE

DANS UN CORPS BUREAUCRATIQUE

- À MOINS QUE

Vous voulez, vous aussi,
déclarer votre flamme à
l'université ?

Envoyez votre lettre à
lettresamour-
univ@framalistes.org

pour la constitution d'une
anthologie
permanente en ligne !



Le texte du « Dictionnaire amoureux et néanmoins critique de l'université » a été composé en Adobe Garamond Pro, Sylfaen, Valtin et Dreaming Outloud Script Pro.

Les textes des illustrations ont été inspirés par le contenu des lettres de cet ouvrage et par les interventions du public au colloque-action « Et maintenant on fait quoi » de 2021 ; il a été composé en Abys.

Les textes restent la propriété de leurs auteurs.

Couverture :

Olivier Gallot-Lavallée et Geneviève Eva Genicot

Maquette :

Geneviève Eva Genicot

Edition :

Olivier Gallot-Lavallée,

fondateur des « Editions de la Chopinière »

Imprimé en France par
Reprocolor - TheBookEdition
630, rue des BOURRELIERS
ZAC de Moulin-Lamblin
59320 HALLENNES-LEZ-HAUBOURDIN
Siret : 329 106 819 00132
N° de TVA : FR52329106819

Cet ouvrage est vendu au prix coutant imprimeur
sans bénéfice pour les auteurs et l'éditeur

EAN 9782953851120

ISBN 978-2-9538511-2-0



Dépôt légal : 2024

Dictionnaire amoureux

et néanmoins critique de l'université

Une trentaine d'enseignants, enseignantes, chercheuses, chercheurs, parcourent les lettres de l'alphabet pour dire les émotions contradictoires qui les animent aujourd'hui dans leur métier universitaire.

De l'Adieu aux Zaffinités Zélectives, en passant par la Fidélité, la Trahison, la Solitude ou la Dispute, une parole forte qui témoigne de ce qui se vit au quotidien pour les personnels scientifiques, dans une institution qui sacrifie toujours plus la vocation de service public de celles et ceux qui l'animent à la compétition, aux classements internationaux et aux injonctions managériales.

L'amour peut-il vraiment tout supporter ?

Savoir et s'émouvoir



4,78 euros TTC

Récits personnels de scientifiques

Tous droits réservés

Imprimé en numérique, Lille, France